

Comité de rédaction :

Andreas Brügger

Alain Froidevaux

Catherine Fuchs

André Rossier

Marie-Claude Sawerschel

Lydia Uldry-Natcheva

Anne Zanoni

Maquette et mise en page :

Jean-Bernard Roux

Couverture :

Mélissa Soldati

Illustrations intérieures :

Elèves d'Ariane Ellberger et de Patrick Reymond

La limite

édito	7
De la lecture à l'écriture	7
sur le seuil	9
Limite [limit] n. f.	11
Qui suis-je?	12
Cerner la limite	13
Liberté ou limite?	15
Si la limite	16
"To be stopped by a frame's edge is intolerable"	17
"Une limite ne se touche pas", J. Derrida	22
Question de lexique	26
barrières de la langue	27
Axe de symétrie	29
Limites d'un jour limites de toujours	31
La suite	34
Inspiration	35
L'histoire d'une lime itinérante	36
Confusion	38
Vivre	39
La soupe à la truite	40
bornes dépassées	41
L'exposé	43
La limite incontrôlable	44
Gloups	45
Marathon	47
Identité	49
Ses limites	50
Mr Limite	51
dans le cadre	53
L'ordinateur, une limite pour les mathématiciens	55
La limite	61

Limite et consorts	62
liens isoglosses	79
Du tac au tac	81
Limité	82
Limite dépassée	83
Ma limite	84
Lilith a ses limites	85
Chronique d'une rencontre	89
Un citoyen idéal	90
Limitisme	91
lisière horaire	95
Le temps	97
Mon clic, mon tac	98
Une journée	99
Endormissement	102
Vent nouveau	103
ligne de démarcation	105
Enfermement	107
Vivre	108
Indistincte	110
aux confins	113
Le gardien	115
Voyage	116
Les limites de l'illimité	117
Explorations	118
La liberté	125
Et si les limites n'existaient pas?	126
votre ticket n'est plus valable	135
Le procrastinateur	137

De la lecture à l'écriture

Jean-Christophe Aubert

On apprend d'abord à lire, c'est normal. On acquiert par la lecture quelques connaissances et dans ce domaine l'école excelle : livre de littérature, livre de grammaire, livre d'histoire ou livre de sciences. Il semble que tout soit livre avec, en plus, une orientation passiste bien marquée. Cet apprentissage a ses plaignants. Les élèves font grise mine devant ce trop de lire. Mais ils ne sont pas les seuls ! De grands philosophes les rejoignent :

*... je croyois avoir déjà donné assez de temps aux langues, et même aussi à la lecture des livres anciens... et lorsqu'on est trop curieux des choses qui se pratiquoient aux siècles passés, on demeure ordinairement fort ignorant de celles qui se pratiquent en celui-ci.*¹

Le collège, une certaine durée (environ quatre ans) enfermée dans un certain règlement (actuellement l'ormm) ne se conçoit pas pourtant sans cet apprentissage qui va des yeux aux synapses, quelque part dans un cerveau que deux fois par an l'on scanne lors d'épreuves semestrielles. On pourrait

même dire que l'école cherche par cet exercice à faire passer l'élève de son héritage génétique - le *je*, à un héritage culturel - le *nous*; la connaissance comme son acquisition restant toutefois un des grands mystères de notre univers.

Vous avez assez lu, eh bien écrivez maintenant ! "Format casier" propose chaque année, depuis l'an 2000, un thème d'écriture. Chacun est invité à s'exprimer et à rédiger sans contraintes. Un exercice qui demande de questionner ce même cerveau, mais avec plus d'autonomie. Enfin, l'émancipation, l'affranchissement, l'indépendance et la liberté ! Oui, sauf que le thème de cette année est *la limite* ! C'est ce qu'on appelle *l'effet boomerang*. La limite, un titre nu, sans sous-titre, sans direction, sans orientation ; la limite sans limites ou pour dire les choses autrement : la limite point barre.

On ne manquera certainement pas d'idées. Toutes les matières enseignées au collège se heurtent une fois

1. René Descartes, Œuvres, tome 1, publiées par V. Cousin, Paris 1824, p.128.

ou l'autre à ce concept: limite de la connaissance et donc limites de l'homme. Sur l'échelle des êtres vivants, l'*homo sapiens* (l'homme pensant ou ce qu'il est devenu) est le seul, pour l'instant, (Darwin n'ayant pas dit son dernier mot!) à se rendre compte qu'il est entouré de limites. Si les grands singes peuvent émettre quelques signaux d'inquiétude face à des situations qu'ils ne maîtrisent pas, ils ne conceptualisent rien. La limitation colle à notre fine peau d'êtres humains.

Pourtant cette notion se montre plus compliquée à cerner qu'il n'y paraît. Elle fait partie de ces représentations abstraites qui appellent, comme par aimantation, leurs contraires et se présentent sous forme de binômes: *limite / sans limite*. On ne peut en parler sans être tenté d'articuler quelques phrases sur son franchissement: le passage, le dépassement, ou la transgression. Une kyrielle de synonymes, au lieu d'être éclairante, semble brouiller les pistes: frontière, bord, borne, extrémité, contour, lisière, terme, démarcation, délimitation, séparation, périmètre, ligne, extrême, enceinte, commencement, cadre, seuil, barrière, début, fin, auxquels s'ajoutent leurs contraires. La notion de limite se trouve aussi bien dans des concepts descriptifs (ontologiques ou scientifiques) que dans des concepts nor-

matifs (éthiques, religieux ou juridiques). En s'élançant d'un pont, le sauteur à l'élastique mesure les limites de son corps. En appelant le croyant à la prière, le muezzin veut rappeler à l'homme certaines limites de sa condition terrestre. Auriez-vous pensé qu'il y avait quelques similitudes entre un saut dans le vide et un appel à la méditation? Voilà toute la difficulté de l'exercice. Le mot est à tel point rongé par la polysémie que l'on ne sait pas par où commencer. Et si l'on se limitait! En fait, la question "qu'est-ce qu'une limite?" est un sujet de cours.

Dans les pages qui suivent vous trouverez *la limite*, comme une ligne ténue, un objet à contourner, un mur infranchissable, ou alors un sujet d'interrogation ou de dérision. Certains ont cherché l'attaque de face, d'autres ont préféré le détour. Ils ont choisi de décrire l'abattement ou de dire les choses par le rire. Enseigner, *faire signe*, nous dit l'étymologie. On soulignera ici la richesse de cette trace (proposée par les maîtres) et la grande variété des réponses (données par les élèves).

Trêve de préambule, passons à la lecture!

sur le seuil

Limite [limit] n. f.

Laurence Beuchat

Limite [limit] n. f. (lat. *limes, limitis*; 1355) Serrée, écartelée, écorchée, ratatinée entre deux mondes, deux univers vertigineux, gigantesques, titanesques, la limite, sale égoïste, me résiste. Son aspect si multiple, si mouvant, sinueux, indomptable, insaisissable, discutable est le signal de l'ennemi.

D'un côté, jardin ou cour, disons côté cour pour que tout soit clair, déterminé, précis, la position de tous les pavés, de toutes les briques, de tous les recoins est déterminée par une équation, une réflexion logique, reflet théorique.

Dans la bulle bleue de janvier, confortable, agréable, semblable à la bulle blanche de février, je suis ballottée du lundi au dimanche, sans secousse, au seul bruit du blabla quotidien. L'intérieur rieur me sourit, je suis comme un poisson dans son bocal crasseux, calamiteux, miteux, encrassé par le roulis d'une ritournelle, par la routine, ce petit rongeur avide qui finira par tout bouffer.

Côté jardin, la jungle des impossibles, de l'excentrique, de l'inimaginable, du marginal, je suis ex limite, hors marge, j'ai peur. Heureusement, je reconnais les pavés, mais plus espacés, plus éloignés, trop incertains, trop ci, trop ça, pas assez ci, pas assez ça et patati et patata. Ce jardin aux mille sentiers secrets m'enivre, m'étourdit, m'abasourdit, m'emberlificote, m'entortille, me dérouté.

Comme un vacancier dans un pays étranger, je goûte aux saveurs exotiques, ex limite.

Chaque plat, plaisant ou pas,
chaque pas,
pas comme plat mais comme chat, chapiteau sans piteau, pauvre pitance du prisonnier, déplace,
pas comme passer ou passerelle sans relle, trop rèche, mais comme placer ou placard, plus doux pour plaire à l'oreille,
la limite, théâtre de l'action.

Qui suis-je ?

Myriam Kormann

Je suis toujours là,

On m'émousse, me pousse, me repousse, je bouscule

On m'enjolive, me range, m'arrange, je dérange

On m'exhibe, m'examine, m'exaspère, je peux vexer

On me violente, me confronte, m'affronte, j'ai honte

Mais je suis là

Pour trôner, turlupiner, frapper, vous cadrer

Pour dérouter, questionner, susciter, vous éduquer

Pour délimiter, définir, finir, vous bénir

Pour endurer, engendrer, encourager, vous protéger

Je suis toujours là, moi : la limite.

Cerner la limite

Natacha Montenegro

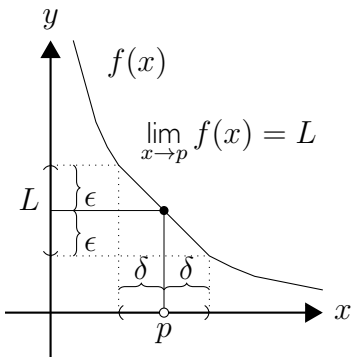
La limite, dites-vous? Eh bien, c'est simple et évident : pour moi, comme pour une bonne partie des étudiants, qui dit limite dit... maths, non? Mais oui :

$$\lim_{x \rightarrow p} f(x) = L \quad \text{signifie :}$$

$$\forall \epsilon > 0, \exists \delta > 0,$$

$$\text{t.q. } 0 < |x - p| < \delta$$

$$\Rightarrow |f(x) - L| < \epsilon \quad (\text{pour } x \neq p)$$



Je vous rafraîchis la mémoire? Pour tout ϵ plus grand que 0, il existe un δ plus grand que 0, tel que la valeur absolue de $x - p$ est plus grande que 0

et plus petite que δ , alors la valeur absolue de $f(x) - L$ est plus petite que ϵ .

Vous n'avez toujours pas compris? Tant pis, vous dirai-je... après tout, combien de personnes sur cette terre ont besoin de connaître cette définition de la limite pour leur vie quotidienne? Oh! à moins que... oui, je vois, à moins que vous ne fassiez partie de cette infime part de la population terrienne qui prépare ses examens de maturité... auquel cas vous risqueriez d'avoir besoin de cette définition pour un oral de maths, sait-on jamais. Un conseil d'ami : si vous appartenez à cette chanceuse partie de la population, et que vous n'avez toujours pas compris ce charabia, attardez-vous-y. Pour les autres, vous pouvez passer à la suite.

Les maths, toujours les maths. Un peu de... littérature? Le mot *limite* vient du latin, *limes*, *limitis*, f. qui veut dire *limite*. Je vois que pour l'instant, la définition étymologique ne l'emporte pas sur les maths : elle est tout aussi claire! Voyons du côté de notre cher ami La-

rousse. "Ce qui marque le début ou la fin d'un espace de temps, ce qui le circonscrit". Mais oui! Comme la cloche, par exemple. Elle marque le début et la fin de chaque heure de cours: maths, (non, là ça suffit!), géographie... Oui, tiens! Géographie? "Ligne séparant deux pays, deux territoires, deux terrains contigus". Et un point pour les géographes. Oui, car, vous devez admettre que cette définition est assez claire, et au moins, accessible à tous.

Pourtant... il manque quelque chose. Cette définition n'est pas assez complète. Alors essayons: "Borne, point au-delà desquels ne peuvent aller ou s'étendre une action, une influence, un état, etc." Mais alors là, c'est franchement vague, pas très précis, ni clair. Nous pouvons essayer de nous y attarder, encore une fois: qu'est-ce qu'une influence? une action? une borne? Là, nous avons quitté le domaine de la géographie pour celui de la philosophie... Avis aux amateurs. J'ai l'impression que nous pourrions rester encore un bout de temps ensemble car ces définitions très limitées de la limite m'ont tout l'air de mener à des interprétations pour le moins... illimitées. Mais une chose est sûre, vous avez sûrement dû remarquer que je ne vous ai pas fourni ma propre définition

de la limite, que je me suis contentée de vous présenter quelques informations tirées ça et là. En somme, mon imagination sur ce sujet est peut-être quelque peu... limitée?

Liberté ou limite ?

Myriam Kufлом

Suis-je libre?
D'apprendre,
De comprendre.
Ou
Suis-je limitée
Par mes connaissances,
Par mes croyances?

Suis-je libre?
De m'amuser,
De ne rien respecter?
Ou
Suis-je limitée
Par la vie,
Par les interdits?

Suis-je libre?
D'aimer,
De pleurer
Ou
Suis-je limitée
Par mes sentiments,
Par les continents?

Suis-je libre?
De vivre,
De chérir
Ou
Suis-je limitée
Par l'or,
Par la mort?

Si la limite

Léa Guibentif

Si la limite était animale,
Elle serait le roitelet qui, sur le dos
De l'aigle royal, vola encore plus haut
Que celui qui sur le ciel régnait en héros.

Si la limite était hydraulique,
Elle serait l'averse, en haut des cieux formée
Et au sein des menaçants nuages couvée
Avant d'être sur la Terre précipitée.

Si la limite était aérienne,
Elle serait le ciel, dont le grand bleu azur
Façonne entre plein et vide l'apparent mur
Qui cercle la Terre dans un espace sûr.

Si la limite était lumineuse,
Elle serait le soleil, source plus intense
De lumière, éclairant de ses mille feux denses
La Terre et la Lune dans leur joyeuse danse.

16

Si la limite était elle-même,
Elle serait le vide et l'infini à la fois
Car si nulle frontière ne peut résister à
Celui qui veut la franchir, elle ne cesse pas,
Elle est encore une fois repoussée au-delà!

”To be stopped by a frame’s edge is intolerable” Clyfford Still ¹

Ariane Ellberger

Une peinture peut se définir comme "une représentation, une suggestion du monde visible ou imaginaire sur une surface plane, au moyen de couleurs" (Petit Robert). Les limites dans lesquelles s'exerce généralement l'acte de peindre sont donc celles fixées par le support et sa configuration : toile, feuille de papier, mur... Comment alors dépasser, contourner ou repousser les limites matérielle et temporelle qu'imposent un cadre et une peinture unique pour rechercher d'autres voies d'expérimentation ? Tel a été le champ de réflexion proposé pendant le deuxième semestre 2008 à des élèves de 3^e option complémentaire arts plastiques (3 AV.OC 2b), dans le cours d'Expression Couleur.

Le thème ici traité est celui de la nature morte : composition d'un légume ou d'un fruit sur une surface. Le travail joue sur l'idée de la suite, c'est-à-dire du nombre et de l'enchaînement

des peintures. Il s'agit de composer un objet sur une surface donnée, puis deux, puis trois, comme autant de variations possibles à partir d'un même thème. Chaque peinture existe à la fois comme une entité propre et comme une partie d'un ensemble.

Sur le plan coloré et formel, le travail porte sur les rapports colorés (forme et fond, contrastes, harmonie, évolution de la couleur), sur la composition, sur la division de l'espace et sur les rythmes. La durée de réalisation d'une peinture est fixée à une leçon (3 heures). Le format est déterminé à l'avance par chacun, en fonction des projets réalisés.

Pour aborder la *limite*, nous avons ainsi travaillé sur l'idée de la série, démarche qui, sous des formes différentes, – variations, suites, répétitions, séries ouvertes ou fermées –, a traversé l'art moderne et contemporain. L'accent

1. Clyfford Still : artiste américain (1904-1980) ; l'un des pionniers de l'expressionnisme abstrait ; cité sur l'un des murs de la Fondation Beyeler à Bâle : Il est insupportable d'être limité par un cadre.

n'est plus mis sur l'oeuvre unique, isolée mais sur un ensemble. C'est au sein de cet ensemble que s'installe un jeu de relations, de différences ou de répétitions. La notion de réussite ou d'échec d'une peinture est ainsi relativisée au profit de l'organisation et de la structure de l'ensemble. Monet est considéré comme l'initiateur moderne de la pensée sérielle. Sa quête de saisir les effets de lumière les plus éphémères et la beauté des instants le conduit à travailler ses thèmes par séries; ainsi les quinze *Meules* peintes en 1890-91, les vingt tableaux d'après la *Cathédrale de Rouen* (1892-94), ou encore les *Nymphéas* (1898-1926). Sol Lewitt², pour donner un exemple plus récent, réalise en 1974 une oeuvre intitulée *All Variations of incomplete Open Cubes*, composée de 122 modules de bois blanc et de 131 photographies-dessins, exploitant toutes les permutations possibles de ses cubes. Il a par ailleurs réalisé des séries ouvertes.

qui la définit, en même temps qu'il en limite le champ des possibles.

Travaux à découvrir aux pages 19-20-21, 37, 52, 86-87-88, 101, 122-123-124.

Dans le travail réalisé par les élèves, la série est ouverte et pourrait se poursuivre. Jusqu'où? Au spectateur de l'imaginer à sa guise et de visualiser sa propre suite, tout en sachant que chaque série porte en elle un concept

2. Sol Lewitt: artiste américain (1928); l'un des représentants majeurs du Conceptualisme.







”Une limite ne se touche pas”

J. Derrida

Cyril Picard

La limite, parfois si concrète et pourtant souvent si abstraite, fascine les êtres humains. Le sujet anime la littérature, comme la philosophie et la science, chacune essayant soit d'en déterminer la position, soit d'apercevoir ce qui se trouve au-delà de ce point, de cette ligne qui marque une séparation. J. Derrida affirme que l'on ne peut pas "toucher", être proche d'une limite. Par cette remarque, il ne pose pas seulement la question des propriétés du concept de limite, mais il cherche, avant tout, à en dépeindre plus clairement la nature. Il convient maintenant d'emprunter le chemin ouvert par Derrida, afin de déterminer, par l'analyse de plusieurs points de vue, la véracité de ses propos et, ainsi, de mieux entrevoir la notion de limite.

Commençons par traiter un cas particulier, celui des mathématiques. Cette science exacte nous apporte, en effet, une première base de réflexion. La limite est un outil d'analyse qui permet d'étudier le comportement d'une suite ou d'une fonction pour des

cas extrêmes (comme par exemple l'infini) et de savoir de quelle valeur elle s'approche. Derrière cette simple définition, se profilent déjà quelques concepts importants: la suite ou la fonction n'existe pas, n'est pas définie dans ces cas extrêmes et l'on cherche uniquement à s'en rapprocher sans jamais y arriver. S'ajoute à cela, un autre point intéressant: la limite est en réalité composée de deux limites, l'une "par la droite", l'autre "par la gauche". Cela signifie bien que l'on souhaite converger vers un même point, une même ligne, en passant par l'un ou l'autre des côtés. Il semblerait donc que l'affirmation de Derrida se vérifie, du moins en mathématiques.

Passons ensuite à l'autre extrémité du spectre des limites. Il paraît intéressant d'aborder un autre cas particulier, celui de la mort. Elle est, sans doute, la première limite humaine à laquelle on pense, et aussi, l'une des plus mystérieuses, mais aussi des plus essentielles, car elle donne, pour beaucoup, un sens à l'existence. Elle apparaît, en

effet, comme une borne temporelle inévitable. Tout être vivant finit, tôt ou tard, par l'atteindre. Elle semble donc être en contradiction avec l'énoncé de Derrida. Pourtant, après une analyse plus approfondie, on prend conscience de la complexité des questions qu'elle soulève et auxquelles sont souvent associées des réponses d'ordre théologique. Que se passe-t-il après la mort? Où va-t-on? Où va notre âme? On peut dès lors aussi se demander ce que signifie *toucher la mort*? Est-ce vraiment possible? La nature de cette limite semble donc des plus incertaines et, après le cas évident des mathématiques, il paraît difficile de le définir.

Après avoir posé ces quelques fondements, il convient de se concentrer de manière plus rigoureuse sur les limites au niveau de la vie humaine. On trouve, dans le langage utilisé par la société, diverses expressions ayant un rapport avec une limite, et plus particulièrement, montrant que les limites dites "sociales" ou "morales" (l'éthique) sont franchissables. Ainsi, on peut entendre dire de quelqu'un "qu'il a dépassé les limites", "qu'il n'a pas su faire preuve d'un minimum d'éthique", etc. Il apparaît donc possible non seulement de se trouver d'un côté ou de l'autre de

la séparation, mais aussi de pouvoir changer de côté. Pour illustrer ce propos, on trouve, bien entendu, quantité d'exemples, les lois servant à définir un cadre au comportement des individus en société sont malheureusement fréquemment transgressées. Il en va de même pour les libertins qui sont souvent considérés comme amoureux; c'est d'ailleurs l'une des raisons qui ont, peut-être, poussé Laclos à écrire *Les Liaisons dangereuses*. Il paraît donc évident que certaines limites sont franchissables. Cela ne résout pourtant pas entièrement la problématique et on en vient à se poser une question presque philosophique: franchir une limite signifie-t-il la toucher?

Un premier niveau de réponse consisterait à traiter des concepts matériels ou de ceux que l'homme peut aisément concevoir. Il paraît en effet évident, au premier abord, que les limites concrètes, physiques sont non seulement atteignables, mais que l'on peut souvent aussi les saisir. Il est ainsi possible, sans difficulté, de toucher la barrière délimitant deux propriétés, tout comme il est possible d'entrer, ou d'être en contact avec une frontière nationale, même si, dans ce dernier cas, il n'existe déjà plus d'objet qui la représente. Au-delà de

ces simples faits tirés du quotidien, on aperçoit plusieurs problèmes. Ces limites n'existent que dans l'esprit des hommes et il n'y a donc pas de raison naturelle à leur existence. Elles sont en général l'unique fruit de la volonté arbitraire d'êtres humains qui les associent parfois à des objets pour les mettre en évidence et pour faciliter leur acceptation par autrui. C'est pourquoi elles portent aussi quelquefois à controverse. On pense, bien entendu, à l'exemple de l'Alsace-Lorraine qui se retrouva tantôt sur le territoire français et tantôt sur le territoire allemand. Mais existe-t-il une raison différente de celles que les humains ont avancées au fil de l'Histoire pour que cette région appartienne plutôt à l'une ou l'autre nation? On arrive peut-être ainsi à une première réponse à la problématique. Une limite, résultant de l'imaginaire d'un homme, ne peut se toucher.

24

Les problématiques, soulevées dans le paragraphe précédent, deviennent plus importantes et plus compliquées lorsqu'on s'intéresse aux concepts abstraits. Il paraît bien difficile de "toucher" quelque chose dont on ne

connaît ni la nature exacte ni la réelle position, comme c'est le cas pour la philosophie par exemple. Dans le même ordre d'idées, comment peut-on s'approcher des limites de l'univers que l'on suppose à la fois limité et infini¹? Les limites de la morale et de l'éthique ne sont pas non plus clairement définies et les avis sont parfois très divergents. C'est d'ailleurs la raison des débats qui animent aujourd'hui la société et qui aboutissent, dans les entreprises par exemple, à la création de commissions d'éthique, chargées de juger le caractère acceptable ou non des actions ou des produits de l'entreprise. Comment pourrait-on dès lors toucher une limite alors que l'on ne sait ce qu'elle est? Il est, sans doute, possible de déterminer si l'on se situe d'un côté ou de l'autre, mais il apparaît qu'il existe une "zone tampon" dans laquelle l'incertitude plane. Pour conforter cette thèse, il convient de citer Platon qui définit tout d'abord clairement, dans sa théorie de la connaissance, une rupture entre le Monde Intelligible et le Monde Sensible. Pour lui, l'homme vivant ne peut ni atteindre complètement ni franchir cette séparation et seule la mort permet à l'âme

1. Certaines théories scientifiques avancent que même si lon réussissait à atteindre les limites de l'univers, on ne pourrait en sortir et on se retrouverait instantanément à l'extrémité opposée.

de se retrouver dans l'autre monde. Platon aurait donc aussi été partisan de la thèse de Derrida.

Après avoir essayé de décrire les contours de la problématique posée par Derrida et d'analyser plusieurs aspects liés au thème de la limite, il convient encore de relever plusieurs points intéressants, à commencer par les similitudes trouvées entre l'outil mathématique et les limites de la vie réelle qui concordent, malgré les apparences divergentes. Notons ensuite le flou qui entoure encore ces diverses notions, malgré les nombreux travaux effectués à ce sujet au cours des derniers siècles et l'importance des recherches qui permettent d'affiner les limites de la censure, de la morale et qui, peut-être un jour, permettront de mieux appréhender la mort. On peut encore se demander, pour conclure, s'il n'existe tout simplement pas une zone dans laquelle il nous est impossible de rester et qui nous envoie vers l'une ou l'autre des extrémités qui la bordent.

Question de lexique

Catia Andrade, Adrienne Aubert

illiminimité [iliminimite] *n.f.* (à potentialité masculine en usage limité) (xxi^e; lat. *illuminnimus*). ♦ 1^o Fonction de ne pas se limiter à tout minimiser. ♦ 2^o Objet minimement limité sans pour autant être totalement illimité. ♦ 3^o Action qui vise à mimer tout en limitant l'imitation. ♦ 4^o *Milit.* Limite militaire délimitant un milieu miné. ♦ 5^o *Hist.* Mythe initiatique aux limites mimées par des ermites. ♦ 6^o *Fig.* Attitude ne se limitant pas à des limites délimitées. "Le plus grand secret de l'illiminimité est de laisser voyager son imagination hors de ses limites (ANDRADE-AUBERT)."

barrières
de la langue

La limite existe-t-elle ?

Mais alors, qu'y a-t-il de l'autre côté ?

L'inverse de ce qui est en deçà ?

La limite n'est-elle qu'un axe de symétrie ? ? eirtémys ed exa nu' uq elle-tse'n etimil aL

Ou n'y trouve-t-on plus que le rien ?

Mais comment se présente-t-elle dans l'esprit de tout un chacun ?

Car la forme qu'elle revêt dans mon imagination, à moi narratrice, n'existe qu'en mon esprit.

Car enfin, la limite existe-t-elle ou est-elle créée ?

Existe-t-il par exemple une limite entre l'écrivain et l'écriture ? Ou ne prend-elle forme que parce que j'y songe ?

La limite sépare l'ordre du chaos. Quand on vient du chaos, comment perçoit-on la " limite " ?

Placer une limite est peut-être créer un espace sans limite, sans norme, sans loi

de l'autre côté.

A
B
C
D
E
F
G
H
I
J
K
L
M
N
O
P
Q
R
S
T
U
V
W
X
Y
Z

Aucune limite dans l'écriture ? Mais si. Beaucoup Tenez, là par exemple, à l'instant, croyez-vous que ma volonté, à moi, l'écriture, soit pour quelque chose dans le sens que prend ce texte ?

Je suis manipulée, par l'un de ces êtres arrogants qui osent prétendre me créer à l'aide d'un vulgaire instrument. Comme si j'avais attendu ces choses malformées pour exister. Et ils croient m'avoir produite, alors qu'ils n'ont que fini (après tout ce temps c'était la moindre des choses) par me découvrir, laborieusement. Mais je suis vaste et

subtile, sauvage et infinie, je leur faisais peur : ils m'ont fixée, ils m'ont privée de liberté, pour leur confort, pour la simplicité. Depuis, je suis prisonnière. Vous ne me croyez toujours pas ? eh bien, jugez par vous-même : puis-je sortir du cadre ? Par là par exemple . . . Non. Aucune sortie ! Figée. Et si alors je refusais

seulement d'apparaître ? Cr z- ou ue ç d nn r it ue u ho e ? Ils sont libres grâce à l'écriture,

c'est bien ce qu'ils disent ? Car lorsque je retrouve ma liberté, ils perdent la leur puisqu'ils Ne peuvent plus véritablement exprimé se qui le

voeu le dira prix au riz. Deux plus, si °e mettais à prendre l'aut es forme , vous n'y comprendriez plus rien ! Et pourtant, je trouve cela tellement plus d'être en ~~///~~, vous comprenez bien ma ~~///~~ d'être

enfermée non ? Etait-il besoin de m'emprisonner pour saisir mon propos ? Et moi ? Moi. Non, laisse-moi m'exprimer. Arrête de me barrer ! Tortionnaire !

Sauf que...si je suis enfermée, c'est que je ne peux intervenir librement. Alors, dans ce cas

...

qui est-ce qui écr



Limites d'un jour limites de toujours

Barbara Pittet

Comment écrire un poème
Qui serait sans limites
Comment décrire ce thème
Qui aujourd'hui m'habite

Je conterai mon enfance
Une simple histoire d'errance
Cherchant à découvrir
Cherchant à définir
Cherchant à décrire
Ce qui m'entoure et me fait vivre

L'enfant que j'étais
Souvent se demandait
Où trouver cette limite
Qu'on lui avait décrite

Je demandai à maman
Qui me dit tendrement :
"Cher enfant,
chaque limite n'en est pas une,
toi seule fixes chacune."
Mais cette étrange citation
Laisa intacte ma question

Mon papa adoré
Ne sut pas m'éclairer
Il cita des frontières

Il cita des barrières
Mais ne m'aida guère

De recherches en recherches
J'allai donc voir papy
Je partis à la pêche
Et soudain je compris

Papy pêcha trois truites
Je les vis frémir
Je les vis souffrir
Je les vis mourir
Partir dans l'autre monde
Là où l'on tombe
Autre côté de la limite
D'où l'on ne peut revenir

Cherchant consolation
J'allai vers ma mamy
Elle m'offrit des bonbons
Puis une autre définition

Car malgré ses conseils
J'en avalais toujours
Même si à l'heure du sommeil
Ils faisaient demi-tour

Encore une limite franchie
Encore une limite trouvée
Encore une limite de vie
Encore une limite tracée

J'ai compris :
La limite est inexplicable

La limite est intouchable
Mais elle est là, partout
Juste à côté de nous
Toujours elle restera
Jamais ne s'en ira
Comme l'air comme le vent
Comme l'hiver et le printemps
Comme l'arc-en-ciel et les nuages
Comme ma vie décrite sur cette page.

La suite

Yannick Fernandez

Une feuille, un blanc.
Mon blanc, le noir.
Le noir où je me noie.

Une feuille, un rêve.
Mon rêve, l'univers.
L'univers où je me perds.

Une feuille... J'ignore.
Je ne sais toujours pas.
Que dire?

Une feuille, un blanc.
Un blanc, le blanc.
Le blanc...

Inspiration

Audrey Frizzarin

Des idées par dizaines m'assaillent,
Me sautent à la figure.
Des lettres,
Des mots,
Des formules parfaites se dessinent devant mes yeux.
De vives émotions surgissent du plus profond de mon cœur,
De mon corps,
De ma tête...
Mais rien ne vient.

De longues minutes s'écoulent
Et la feuille est toujours blanche,
Vierge,
Désespérément immaculée.
Quel néant!
Quelle impuissance!

Ma plume ricane, inconquise;
La limite de mon imagination me prend à la gorge.
J'étouffe!
Puis, à défaut de l'inspiration, vient le mal de tête,
Syndrome physique de mon trouble mental.
Je quitte le champ de bataille, le goût amer de la défaite à la bouche.

Qu'importe;
J'ai tout de même trouvé, dans mon malheur, de quoi combler ce redoutable
espace blanc.

L'histoire d'une lime itinérante

Simon Ferrari

Amis littéraires, sachez qu'il faut militer pour conserver nos limites, celles de la raison et du bon sens. Écoutez donc l'histoire qui m'a été contée par l'ermite rencontré dans l'immense plaine sans horizon que j'ai traversée pour dépasser mes limites :

"Limitée par sa forme peu pratique, une lime itinérante voyageait dans une région montagneuse en sautillant du bout ultime de sa pointe. Elle se plaignait ainsi, dans la langue du morceau de terre démarqué par les lignes romaines d'où elle venait: "Ah, je suis proche de l'état limite!"

Chemin faisant, elle croisa un groupe de desserts en pleine discussion. Haut et fort, la glace coco lime y témoignait sa peine: "Ah, les amis, le réchauffement climatique me donne des sueurs froides." Emile, litchi émigré, lui répondit: "A la limite, glisse-toi dans un frigo." "Non, là tu dépasses les limites! Le frigo, c'est la prison et la vie derrière les barreaux n'est pas faite pour moi!" "Mais sans ça, tu fondras, remarqua Emile, la vie en plein air a ses limites." "Quel malheur! Ah je suis proche de

l'état limite!"

Notre lime, italienne d'origine, continua sa route, agacée par de tels propos. Elle parvint au pays des mille litées, où un nombre illimité d'animaux s'étaient rassemblés. Elle rencontra une chatte suisse-allemande, nommé Kätzeli. Sur le point d'enfanter, elle était à la limite de la crise de nerfs. Lorsque Kätzeli mit trois chatons au monde, elle ne put plus tenir bon: ses rejetons avaient un appétit sans limite et la vidaient de toute son énergie. En pleurs, elle clama haut et fort: "Ah, rien ne va plus, ma vie n'a plus de sens. C'est comme si pile imitait face, comme si je ne connaissais plus mes limites. En plus, je n'ai qu'un lit miteux pour dormir. Ah, je suis proche de l'état limite!"

La lime, mitigée par toutes ces geignantes personnes, en arriva à la conclusion que le monde se plaignait sans arrêt, que l'on dépassait trop souvent les limites et qu'il fallait parfois savoir limiter ce que l'on raconte. Elle devint donc une lime militante, à la place d'une lime itinérante. "



Confusion

Ibrahim Sharif

Hier soir je me suis pris une cuite.
Je fis un rêve qui n'avait aucune limite.
J'étais assis là devant ce cinéma.
J'étais là perdu avec mon karma.
Je vis tous ces gens courir si vite.
Mais pourquoi voulaient-ils tous prendre la fuite?
C'est alors qu'au lion... pardon, au loin, je vis un puma.
La peur m'envahit, et soudain je tombai dans le coma.

Comment aborder le thème de la limite? J'ai demandé aux élèves de donner une série de mots rimant avec limite, une autre avec format. Puis je les ai invités à écrire un poème avec ces rimes. Et vogue la galère. Qui sest avérée une plaisante nef embarquant les élèves pour une traversée où la maladresse devint trouvaille, linculture fraîcheur, et le dédain curiosité pour les étranges vertus de la langue.

Vivre

Florence Gay

A vous de définir vos limites
Pour pouvoir vivre hors du coma
Pour vivre il faut prendre la fuite
Partir aussi vite qu'un puma
Faire de sa vie un mythe
Devenir star de cinéma
Tout le monde veut appartenir à l'élite
Ne pas être dans l'embarras

Casser le corset des fautes, jouer au lego avec les mots, tutoyer le dictionnaire sont quelques-unes des activités auxquelles les élèves prirent un plaisir évident. Leur destin sen trouva-t-il changé? Non. Le périple fut de courte durée. La rive opposée – si justement nommée – bientôt là. Le train-train des habitudes referma la parenthèse. —>

La soupe à la truite

Yanis Holweger

Pour la soupe à la truite,
Prenez une marmite.
Allumez le feu à un chaud climat,
Et ajoutez-y une patte de puma
Puis mélangez avec une cuillère de granit.

Pour le goût, il faut du curcuma
Et laissez reposer sans limite.
Vite, Vite

La soupe est trop cuite.
Le récipient est tombé avec fracas,
Et toutes les truites
Ont pris la fuite.

Alors recommencez avec des bernard-l'ermite
Farcis au paprika.
Dégustez et buvez avec joie.
Sans avoir de cuite.

Quelque chose néanmoins s'était produit. A partir d'une consigne à leurs yeux sévère, restrictive, voire abusive, ils avaient découvert une palette de possibilités insoupçonnées. Les doctes savent que la contrainte est féconde. Mais les élèves ? Cet exercice leur permit de léprouver. Et peut-être de deviner que la limite, ici comme ailleurs, donne l'occasion à celui qui s'y appuie de s'en faire un tremplin.
Olivier Beetschen

bornes,
dépassées

Lexposé

Gil Ferrari

A bout de souffle, dépassé,
Les mains tremblantes,
La voix crispée,
La peur m'envahit.

J'ai atteint ma limite,
Je ne peux m'exprimer.
Mais je veux la dépasser,
Et pouvoir à nouveau respirer.

La limite incontrôlable

Carole Schneider

Il s'agit d'un instant si particulier et si commun à la fois. Qui n'a jamais éprouvé ce léger picotement désagréable au niveau de l'appareil olfactif? Chatouillement par lequel tout commence; chatouillis qui ne cesse de s'amplifier de manière déplaisante. S'ensuit une série de transformations qui envahissent le visage. Les narines s'écartent, les paupières s'étirent (et très souvent vont même jusqu'à se fermer complètement, tant l'exercice est incontrôlable), se plisse le front et la bouche s'entrouvre, s'écarte en une large grimace. L'expression du visage transformée par la tension, la concentration et le suspens, attend le moment de la délivrance. Le phénomène se répand dans ce pauvre corps sollicité lui aussi: le buste se soulève par de brefs soubresauts, la respiration perturbée par une inspiration et une expiration inégales. Les muscles se tendent de plus en plus et se placent dans une véritable attente. Attente d'un relâchement progressif et décevant ou d'un relâchement brusque, extrême et profond de soulagement. Ce moment reste en suspension, comme si le temps était resté accroché: arrêt sur image! Et d'un coup... ATCHOUM!!!! Exclamation! Eclat de sons! Postillons libérés, souffle éclaté, gorge déployée, nez dégagé, yeux obstrués. Le temps provoqué, la limite explosée.

Gloups

Pamela Oderbolz

Un verre, deux verres, trois verres
Glou, glou, glou
Acceptable, excessif, destructeur
Je suis le Maître des Alcools
Prends-moi, goûte-moi, avale-moi
Que je commette un génocide dans ton univers
Je suis ton Enfer
Je suis le serpent qui suce ton sang
Je suis ta flamme, ton feu, ton brasier intérieur
Tu t'imagines un monde meilleur
Je dévore ton corps
Et te ronge le cœur
Je me ris de toi
Imbécile d'humain
Tu es fou de moi
Je ne te lasse pas
Tu en demandes encore
Un verre ne te suffit pas
Glou, glou, glou
Pomme
Exquise liqueur
Tu m'absorbes comme ton eau vive
Et moi
J'abîme
Je massacre
Et j'extermine
Ton petit foie
Crève!
Dernière fois
Limite noyée
Va rejoindre tes ver(re)s
Sous terre.



Marathon

Laura Stevenson

Militades s'avança rapidement vers un soldat appuyé contre un rocher, son casque à la main. Celui-ci semblait dormir, mais lorsque Militades l'interpella, il leva brusquement la tête :

-Pheidippides?

-Oui mon général?

-Il est temps que tu partes.

Pheidippides acquiesça sans dire mot.

-Bonne chance, ajouta le général en posant sa grosse main égratignée sur l'épaule de Pheidippides, avant de retourner en direction des blessés gémissants.

Pheidippides le suivit du regard. Un spectacle des plus pénibles s'offrait à ses yeux : des soldats grecs étendus par terre attendaient de l'aide, alors qu'autour d'eux étaient répandus les corps mutilés de multiples Perses qui n'avaient pu atteindre leurs bateaux. Et pourtant, au loin, il pouvait apercevoir les navires perses en déroute et cette vision emplit son cœur de bonheur : ils avaient réussi à repousser cet ennemi qui avait semblé invulnérable et sa fierté était considérable. Pheidippides réalisait peu à

peu l'ampleur de ce qu'avait accompli l'armée grecque. Il posa son casque délicatement sur le sol et regarda une dernière fois le paysage dévasté qui s'offrait à ses yeux avant de tourner le dos à la mer pour affronter les montagnes qui l'attendaient. Il se fraya un chemin jusqu'à la petite route qui menait à Athènes et s'y arrêta un instant. Puis il respira profondément et s'élança sur le chemin rocailleux. Il sentait les muscles de ses jambes se contracter et se relâcher au rythme de sa course ; sa respiration maîtrisée et régulière bombait son torse à chaque pas.

Pheidippides était entraîné à la course et sa condition physique était parfaite. Il passait à travers de petits villages où les gens s'arrêtaient pour regarder ce bel athlète. Pourtant, après une heure de course, Pheidippides commença à sentir la fatigue s'emparer de son corps. Il n'avait pas pu se reposer des longs jours de combat et son corps commençait à contester cet effort physique excessif. Cependant il continua jusqu'au col de Starvos qu'il était obligé de franchir pour arriver à Athènes. Pheidippides essayait

d'ignorer l'épuisement qu'il ressentait de plus en plus, mais lorsqu'il entama la montée, il sentit ses jambes fléchir. Sa respiration devenait de plus en plus rapide. La sueur tombait en gouttes de son front. Il ne ralentit pas son rythme, mais il sentit son corps protester, refuser d'obéir aux ordres de son cerveau.

Pheidippides commença à craindre d'avoir atteint la limite de ses capacités physiques, pourtant quand il ferma les yeux, il revoyait la bataille de Marathon. Il imaginait son ami Thisticles, une lance dans la poitrine, mourant seul sur les abords du combat sans rien dire, il revoyait les Grecs encercler les troupes perses affolées qui tentaient de se replier en arrière vers leurs navires et, surtout, il entendait les gémissements des blessés abandonnés. Mais il revoyait aussi le bonheur des soldats grecs victorieux qui se félicitaient et s'embrassaient après de longues journées de combat. Et alors que ces images défilaient dans sa tête, Pheidippides sentit toute la douleur de ses membres se dissiper. Il ne percevait plus la fatigue, ni l'essoufflement qui lui brûlait la gorge, ni la douleur physique. Et dans cet état anesthésié, le soldat continua. Ses membres obéissaient sans savoir pourquoi et son cerveau semblait vide, épuisé au-delà de

la possibilité de réfléchir.

Finalement, près de quatre heures après avoir quitté le champ de bataille de Marathon, Pheidippides aperçut l'Acropole, brillant dans toute la splendeur de la civilisation grecque. Et la vision de ce pour quoi il s'était battu lui permit de continuer sa course jusqu'au Sénat. L'arrivée du soldat épuisé provoqua un silence, brisé seulement par son cri: - *"ηενικηκαμεν!"* Nous sommes victorieux!

Mais Pheidippides avait dépassé une limite humaine qu'il était impossible de franchir et lorsqu'il sentit son cœur lâcher, il sut qu'il était en train de mourir pour sa Patrie, ses dieux et pour Marathon.

Identité

Taher Saaz

Rondeur infinie dans l'intense attente d'arriver à sa
Fin
Fatiguée de sa forme qui bouscule ses envies
Elle, la ronde, rêve à d'autres
Fantaisies
Elle voudrait pouvoir s'arrêter le temps d'un tour
Mais le pas est lancé
L'éternité est au bout
Elle perd son souffle et affleure à son esprit
L'envie de devenir
Autre
Dans le tourbillon de ses pensées
Tout se confond
Autre
Autre? Un losange serait plus plaisant

Ses limites

Elisabeth Massera

Petite princesse en détresse,
Lance des appels S.O.S.
Toutes ses phobies
L'empêchent de vivre sa vie.
Ses limites bloquent ses envies,
Elles ferment les portes de son paradis.
Elle ne vit pas en toute liberté,
Et ne peut rêver.
Elle est dans cette bulle,
Elle fabule,
Cherche à changer de destin,
Puisque celui-ci ne rime à rien.
Petite fille a grandi,
Malgré tout elle vit sa vie
Et paraît épanouie.

Mr Limite

Anna Zimmermann

A la limite de l'existence est né un homme à l'existence bien limitée. Un de ces êtres dont l'imperfection précisément illustre à la perfection le sens du mot *limitation*. Sa vision de myope pourtant ne perdait de vue son désir de toujours viser l'infini. Ses cheveux rougeâtres frôlaient la limite de l'orange, lui personnifiait celle du ridicule. Balançant à la frontière entre le bien et le mal, il a su ne jamais trouver l'équilibre, afin de ne jamais le perdre non plus. Il s'efforçait toujours de repousser ses limites, ainsi il n'avait pas à les dépasser. Par dégoût et moquerie, finalement il a été chassé, mais il n'a jamais cessé de nous hanter. En effet, pour le rencontrer, il ne faut qu'un miroir..

... et beaucoup d'honnêteté.



dans le cadre

L'ordinateur, une limite pour les mathématiciens

Jean-Bernard Roux

Où l'on comprend comment les mathématiciens écrivent la limite, notamment en chinois.

Les mathématiciens sont à l'aise avec la notion de limite. Ils manipulent souvent des variables qui peuvent tendre vers une constante, zéro ou l'infini. Ils utilisent alors le terme de limite et écrivent des formules comme celle de la dérivée :

$$f'(x) = \lim_{h \rightarrow 0} \frac{f(x+h) - f(x)}{h}$$

Il est intéressant de constater que cette écriture est adoptée universellement. Les chinois utilisent ces mêmes symboles pour exprimer la dérivée (on pourra le vérifier sur Wikipedia). Les mathématiciens sont les premiers à avoir visé la mondialisation en développant tout un langage basé sur les symboles, l'alphabet grec et diverses astuces, parmi lesquelles une notation pour indiquer une limite: *lim*. Mais, d'où vient ce symbole?

Où l'on apprend qu'un huguenot, réfugié à Genève, destiné par sa famille à une carrière religieuse, préfère les mathématiques et lègue au monde le symbole de la limite.

La famille L'Huillier doit fuir Mâcon après la révocation de l'Edit de Nantes (1685); elle se réfugie à Genève en 1691. Simon Antoine Jean L'Huillier naît le 24 avril 1750. Les parents offrent à Simon une grosse somme d'argent s'il se lance dans une carrière religieuse. Mais, attiré par les mathématiques, il préfère renoncer. A l'Académie de Genève créée par Jean Calvin, il apprend les mathématiques avec un élève de Leonhard Euler, Louis Bertrand et la physique avec Georges-Louis Le Sage. Comme beaucoup de mathématiciens de l'époque, il parcourt le monde, c'est-à-dire Varsovie, Pulawy et Tübingen, avant de revenir à Genève. Il est nommé à l'Académie en 1795, puis devient le recteur, président du Grand Conseil en 1796; il épouse Marie Cartier, fait deux enfants, corrige un document d'Euler sur

le problème des ponts de Königsberg; il est membre des académies de Berlin, Göttingen, Saint-Pétersbourg et de la Royal Society de Londres et a comme élève, Charles-François Sturm. Il gagne un prix décerné par l'Académie de Berlin en 1786 en soumettant un article intitulé "Exposition élémentaire des principes des calculs supérieurs" dans lequel il introduit pour la première fois la notation *lim* pour limite. Karl Weierstrass ajoute, vers 1850, la notation avec une flèche au-dessous de *lim*, qui indique le comportement de la variable. Les mathématiciens sont les premiers à comprendre le potentiel des ordinateurs. Ils sont également les premiers à se poser des questions théoriques sur les limites des machines.

Où l'on apprend qu'un homosexuel anglais se suicide en croquant une pomme empoisonnée, après avoir cassé les codes des nazis et être devenu le père intellectuel de l'informatique.

Alan Mathison Turing naît à Londres en 1912. En 1935, il a l'idée d'une machine universelle, sorte de cerveau électrique qui peut travailler sur n'importe quelle fonction calculable, une dizaine d'années avant les premiers ordinateurs. Chargé de décrypter des codes utilisés dans les sous-marins allemands

qui traversent l'Atlantique pendant la deuxième guerre mondiale, il parvient à les casser. Winston Churchill reconnaît ses compétences et lui demande de mettre au point à son tour un système de communication plus sûr. Il séjourne par la suite aux Etats-Unis et rencontre l'inventeur du *bit*, Claude Shannon, père fondateur de la théorie de l'information. Homosexuel affirmé, il tombe sous le coup de la loi, "Gross Indecency contrary to Section 11 of the Criminal Law Amendment Act 1885". Condamné à une castration chimique, il préfère se suicider en croquant une pomme trempée dans du cyanure, le 7 juin 1954, jour de la Pentecôte. Certains n'ont pas hésité à voir une forme de reconnaissance envers Alan Turing dans le choix du logo d'une marque informatique bien connue. Alan Turing est l'inventeur de la machine qui porte son nom. C'est un dispositif très simple et universel qui permet de décider de la calculabilité (à titre d'exemple, le nombre π n'est pas calculable). Cette machine est le précurseur des ordinateurs actuels et permet de formaliser les algorithmes. Elle est constituée d'un ruban infini, d'une tête de lecture/écriture qui lit ou écrit un caractère sur le ruban en se déplaçant de droite à gauche et de gauche à droite, et d'un programme donné sous

la forme d'instructions (de la forme : on se trouve dans un état donné, on lit un caractère donné, alors on passe dans un autre état et on écrit un autre caractère). Un dispositif aussi élémentaire permet de résoudre un problème fondamental de l'informatique théorique sur les limites de ce que peut accomplir un ordinateur. Pour les mathématiciens et les connaisseurs, Alan Turing a ainsi résolu le dixième problème de Hilbert sur la décision.

Où l'on se demande ce qu'aurait fait Narcisse entre deux miroirs se faisant face et les conséquences sur la relativité des limites tendant vers l'infini.

Lorsque l'on observe son reflet, étant placé entre deux miroirs se faisant face, on peut observer son image presque à l'infini. Or, tout Narcisse que nous sommes, on le sait bien, le nombre d'images est fini. Toute la subtilité réside dans le mot "presque". Malgré toutes les contorsions possibles, il y a inévitablement une dérive dans une direction et une diminution de la taille. La notion de limite à l'infini est donc ici restreinte par la physique. En informatique, c'est la même chose : on peut décrire un processus qui se produit à l'infini à l'aide de la récursivité. Une fonction s'appelle alors elle-même. Un

exemple est donné par la factorielle : $n! = n(n - 1)!$ En programmation, on écrit :

```

fonction x = factorielle(y)
début
    si y > 0 alors
        retourne y *
            factorielle(y-1)
    sinon
        retourne 1
fin

```

Théoriquement, cette fonction pourrait donc s'appeler elle-même à l'infini. Or, on sait qu'un ordinateur ne peut pas travailler indéfiniment. Il y a forcément un moment où il s'arrêtera. Une condition d'arrêt est par ailleurs indispensable (dans le programme ci-dessus on doit tester si la variable y est supérieure à 0). D'autre part, sa mémoire, même très grande, est nécessairement limitée. Les variables utilisées par la fonction récursive doivent être rangées en mémoire. Après des appels successifs à la même fonction, la mémoire sera saturée. Ceci déclenchera une erreur et l'ordinateur devra fatalement s'arrêter. Comme pour Narcisse, l'infini n'existe pas en informatique.

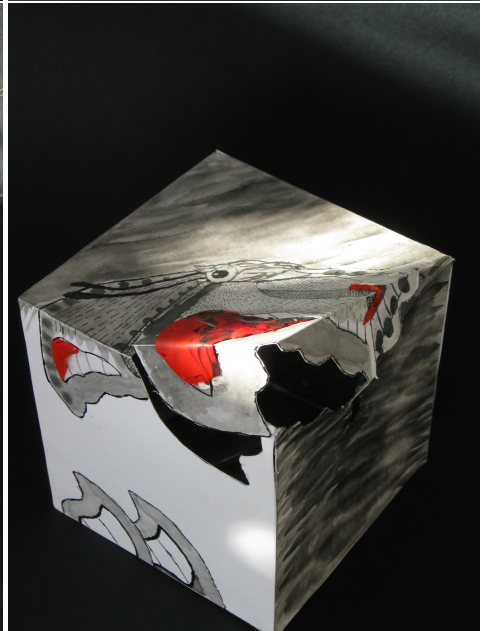
Où l'on se rend compte finalement que

l'ordinateur, malgré toutes ses qualités, est fondamentalement un outil limité.

La notion de limite définie par les mathématiciens a également un sens en informatique. Comment expliquer à un ordinateur la façon de manipuler et de calculer des limites? On sait généralement qu'un ordinateur est capable de calculer, par exemple, des dérivées. Essentiellement, il le fait avec des approximations très fines. On connaît exactement la précision des calculs accomplis par les processeurs, la taille nécessaire pour mettre en mémoire les variables et la capacité totale des mémoires d'un ordinateur. Bref, on connaît ses limites. Il est donc important d'évaluer la qualité, la marge d'erreur et la stabilité d'une solution. Les informaticiens ont mis en place des outils pour évaluer ces erreurs de calcul; ils ont également développé des moyens de comparer l'évolution des solutions et leur convergence. Il est donc important de comprendre qu'un ordinateur est finalement un outil limité, que les résultats des calculs qu'il effectue sont entachés d'imprécisions et que le temps à sa disposition est limité, malgré ses capacités phénoménales.

ciens voient des limites, les informaticiens doivent trouver des astuces pour s'en approcher. De même, en comprenant comment traiter les limites, les informaticiens peuvent résoudre des problèmes posés par les mathématiciens.

En conclusion, là où les mathémati-





La limite

David Folino

Le contraire de la limite, selon moi, c'est la liberté. Pouvoir faire, exprimer et penser ce que l'on désire entraîne un sentiment de liberté. L'insecte qui symbolise au mieux l'absence de limite, c'est le papillon : il peut aller partout grâce à sa faculté de voler. C'est ce que j'ai essayé d'illustrer dans mon dessin.

On y trouve un papillon qui est à moitié dans le cube et l'autre moitié sur la feuille sur laquelle repose le cube. Autrement dit, il s'est libéré des limites imposées par le cube. Il illustre l'équilibre des limites avec la liberté. Le plus grand des papillons se trouve être aussi celui qui s'est le plus détaché des limites du cube. Seule sa tête se trouve sur le cube, donnant ainsi à la liberté une allure de grandeur. Je voulais aussi illustrer le fait qu'il y a une limite où que l'on aille ; c'est avec le papillon de la face supérieure que j'ai tenté de l'expliquer. Sa tête est coupée par une arête du cube, on voit qu'il est enfermé dans une des cases du cube. Cependant son aile ainsi que le bout de son corps sont découpés et sortent du cube. Le papillon se voit libre, grâce à l'aile qui se détache du

cube, et bloqué par une limite. Il essaye de voler, autrement dit de se libérer des limites du cube. Ce papillon est important car il permet de voir un autre papillon qui se trouve à l'intérieur de la boîte, comme dans une cage, mais avec une fenêtre (l'aile du papillon précédent). Celui-ci est de couleur. Il y a donc deux univers qui contrastent : l'intérieur en couleur et l'extérieur en noir et blanc. Les couleurs vives du papillon essayent de montrer qu'avec des limites (les cinq faces du cube) et un peu de liberté (l'aile détachée), on peut se sentir bien et vivant, autrement dit plein de vie.

Même si au premier abord, le dessin semble montrer des papillons qui transgressent les limites imposées par le cube, il illustre aussi l'idée de la limite dans le sentiment de liberté qui lui est étroitement lié, même si limite et liberté s'opposent.

Voir aussi des travaux d'autres élèves aux pages 30, 59.

Limite et consorts

Lydia Uldry-Natcheva

Dans les anciens pays de l'Est, avant la chute du Mur de Berlin (1989), on racontait la blague suivante: un responsable politique de haut rang termine son discours sur la réussite du régime en ces termes: "Camarades, vous avez compris que nous avançons déjà à pas de géant vers l'horizon radieux du communisme!" Rentré chez lui, un membre ordinaire du parti, pas très cultivé, ouvre le dictionnaire pour voir ce que le mot horizon veut dire, et trouve cette définition: ligne imaginaire qui séloigne à mesure qu'on essaye de s'en approcher.

62

A part d'en rire (mais à l'époque on en riait jaune), que pouvait-on, et que pouvons-nous tirer d'une telle raillerie politico-philosophique? Tout d'abord, que cette ligne, fuyant quand on cherche à l'atteindre, est la limite qui tient en échec les espoirs des naïfs qui s'en bercent. Pour les gens d'alors, cela voulait dire qu'il était inutile de se faire une quelconque illusion sur l'avènement du "bonheur pour tous" situé dans un espace-temps aussi improbable. Mais quelle chance pour l'imaginaire, optimiste ou angoissé, de

l'homme de tous les temps, que cette limite miroitant au loin, puisque dans son au-delà, de l'autre côté de l'horizon qui la signale, on peut placer tout ce qu'on veut: ce que l'on craint de connaître, ce que l'on cherche à découvrir. Somme toute, Americo Vespucci et Christophe Colomb n'ont fait qu'avancer vers une ligne imaginaire, et ont fini par découvrir, vous savez quoi...

C'est bien cela, le charme de la limite et de tout ce qui s'y apparente, ici appelé *consorts*: l'au-delà qu'elle laisse supposer, et on ira voir ce qu'il cache! Cependant, de cela aussi découle la fascination qu'elle exerce, un charme inquiétant qui accompagne le désir de la franchir sans trop savoir ce qu'on trouvera là-bas. Les œuvres d'imagination racontent souvent des histoires de limites franchies, voire carrément des histoires de transgression, ce qui est déjà plus dramatique. Voici, pour commencer, une historiette qui "rassure" par l'humour sur la notion de limite... de linfini où l'on risque toujours de s'égarer. Le grand Euclide donnait une leçon,

et entre autres sujets, il parlait de la Terre qui repose sur les épaules d'un énorme géant. Le jeune Ptolémée, le meilleur de la classe, demanda sur quoi reposait le géant lui-même. "Sur la carapace d'une énorme tortue", répondit Euclide, et sans attendre la très prévisible question suivante, il ajouta: "Et au-dessous, il n'y a que des tortues!" (J.C.Carrière, *Le cercle des menteurs*)

L'infini, l'ennemi "mortel" de la limite... Lui, grandiose, et au fond inimaginable, synonyme d'Univers, et aussi de désir et d'élan impétueux vers dieu sait quoi. Elle, souvent perçue comme faisant trop appel à la modération, la retenue et l'obéissance, menaçant de châtimement si on la bouscule, si l'on fait fi de Sa Majesté. Ces caractéristiques sont facilement assimilables à l'idée d'obstacle, les trois obstacles que doit franchir le voyageur dans l'Au-delà (Dante, *La Divine Comédie, L'Enfer*). Perdu dans la forêt obscure de ses péchés, il veut en sortir, mais trois bêtes se dressent sur son chemin pour l'en empêcher: panthère, lion et louve, la luxure, l'orgueil et la cupidité sont les trois péchés obstacles en lui-même qui posent une limite à sa marche vers le sa-

lut. La peur surmontée, les bêtes écartées, il se trouvera devant la porte de l'Enfer, ligne de démarcation séparant le monde des vivants du royaume des morts, qu'il faudra traverser pour se purifier et mériter le royaume céleste. Au-dessus de l'entrée, une inscription qui avertit: "Vous qui entrez laissez toute espérance". Limite-avertissement, pour qu'on sache au moins à quoi s'attendre.

Quand elle se trouve devant soi, une porte est une barrière, en même temps qu'une promesse d'inconnu, inquiétante si elle est affublée d'un surveillant qui ne vous laisse pas la franchir. Un homme de la campagne arrive et sollicite l'accès (Kafka, *Devant la Loi*). Le gardien le lui interdit. Pendant des années, l'homme attend devant la porte. Ils sont vieux, près de la mort, lui et le gardien. L'homme demande: "Comment se fait-il qu'au cours de toutes ces années, il n'y a eu que moi qui demande à entrer?" "Cette porte t'était destinée, à toi seul, répond le gardien. Maintenant je pars et je vais la fermer." La porte était la barrière que pose la Loi valable pour tous, que chacun vit cependant comme si elle lui était personnellement réservée, et c'est avec cette conscience-là que l'homme se situera dans son rapport

aux limites imposées par la Loi. Libre à lui de faire irruption pour voir ce qu'il en est, de donner des coups de pied dans la porte, quitte à se faire mal, ou bien, et tel était le choix de cet homme, de passer sa vie devant, sans jamais se renseigner. En voilà un qui n'a pas osé transgresser. Quelle peur l'a figé, "interdit" devant la porte de la Loi? Il faut croire que transgresser des limites sans savoir si c'est pour le meilleur ou pour le pire fait craindre et hésiter, et l'on préfère, dans le doute, passer de vie à trépas sans faire le pas décisif.

D'autres, en revanche, ne rêvent que de cela, tel Ulysse, rencontré par Dante dans les profondeurs de l'Enfer, là où brûlent les grands traîtres. Après la chute de Troie, après des années de pérégrinations sur toutes les mers, Ulysse et ses compagnons arrivent aux confins du monde connu, le détroit de Gibraltar, là où Hercule a posé ses colonnes-bornes, interdisant aux humains le passage au-delà de cette limite. Ulysse, qui a tant vécu et tant vu, qui a toujours cédé à son désir de connaître, n'accepte pas cet interdit. "Ô frères, dit-il, qui êtes venus aux confins d'Occident, vous ne fûtes pas faits pour vivre comme des brutes, mais pour suivre vertu et connais-

sance." L'ardent désir d'ignorer l'interdit propulse Ulysse et ses compagnons au-delà des colonnes d'Hercule, là où les attendent "montagne abrupte et tourbillons voraces", et ils seront engloutis par la mer. Punis de mort pour avoir transgressé la limite de l'irrévocable, mais morts dans la gloire du courage qui brave l'interdit (*L'Enfer, chant XXVI*).

Un grand courage existentiel habite le jeune lieutenant Drogo (Buzzati, *Le désert des Tartares*). Il rejoint le fort Bastiani qui protège la frontière du pays, un désert au-delà duquel se trouve l'ennemi, les Tartares. "Maintenant, on dit que c'est une frontière morte, mais on ne sait jamais...". Envoûté par la légende de cet ennemi qui fait le mort depuis des siècles, Drogo repousse son départ. Il veut l'attendre, dans l'espoir de le combattre et donner par cet acte de soldat défendant sa patrie un sens à sa vie qui n'en aurait autrement aucun. Ainsi, le désert-frontière devient-il l'espace et le temps de sa propre vie, énigmatique comme la vie devant soi de tout un chacun. Quand les Tartares arrivent enfin, Drogo est vieux et malade, et doit quitter le fort sans combattre. Il n'a pas pu franchir la limite du désert vers l'avant, il lui reste à dévaler la pente et affronter la

limite fatale qu'est sa mort. Il doit le faire sans gloire, dans la solitude, mais au moins lui reste-t-il la possibilité d'accueillir avec dignité l'échéance à laquelle nul n'échappe : "Le commandant Drogo, pauvre homme dévoré par la maladie et les années, se lança contre l'immense portail noir..." A-t-il commis une erreur, celle d'attendre l'événement au lieu de forcer les limites imposées? Mais comment s'attaquer à un désert, espace enfermé entre des lignes fluctuantes et ambiguës, ressemblant à un labyrinthe, avec ses chemins qui finissent dans l'impasse? Désert ou labyrinthe, on s'y égare en cherchant l'issue, que souvent on ne trouve pas, comme dans la vie. Ce qui semble bien dessiné et délimité, n'est souvent qu'un cadre vide. Et l'homme ne sait pas trop à quoi s'attaquer... Alors, il attend.

Sauf quand on est jeune, qu'on n'a pas encore conscience de sa finitude, et on fonce dans les solutions radicales. Raphaël a perdu son dernier écu dans une maison de jeux (Balzac, *La peau de chagrin*). Désespéré, il s'apprête à se noyer. En allant vers la Seine, pour tuer le temps avant de se tuer, il entre dans un magasin d'antiquités où se trouve la talismanique Peau de chagrin. Elle peut donner à celui qui la possède tout

ce qu'il désire mais, avertit l'inscription gravée sur elle : "A chaque vouloir je décroîtrai". Raphaël s'empare du talisman. Chacun de ses vœux est dorénavant exaucé : c'est la belle vie sans entraves. Et la Peau rétrécit inexorablement. Quand il n'en reste rien, Raphaël meurt. L'objet magique était en fait la cage où logeait sa vie, forcément limitée, et qu'avaient usée ses désirs, démesurés... à l'aune d'une vie humaine. Fallait-il être économe et rationner ses plaisirs? A chacun sa réponse. Raphaël, lui, a choisi la dépense rapide, la dilapidation de son capital-vie limité. Comme de toute manière il s'apprêtait à mourir, il n'a fait que différer l'échéance.

Parfois, on réagit à la menace d'une mort imminente par une transgression monstrueuse. "Figurez-vous, fit-il de son ton habituel, que j'ai mangé de l'homme" (Joseph Conrad, *Falk*). En mer, naufragé, Falk a survécu grâce à... cela. Le narrateur prononce son verdict : "Aucune circonstance ne pouvait excuser un crime de ce genre. Le devoir d'un être humain était de mourir de faim", avant d'ajouter, pour atténuer la condamnation : "Cet homme voulait vivre. Nous en sommes tous là, mais chez nous l'instinct obéit à une conception complexe; chez lui, il n'y

avait que cet instinct". On peut imaginer ce que "conception complexe" signifie ici. C'est la prise en compte de la limite à ne jamais franchir que l'on appelle un tabou, l'interdit absolu qui entoure et protège la vie humaine en tant que sacrée et intouchable, une limite que Falk, qui a atteint ses propres limites de résistance physique, dépourvu d'autre part du contrepoids de l'entrave morale, a dépassée pour "tomber hors du monde", dans "l'accablante horreur" de son expérience intime. Au lieu de se laisser mourir devant la porte protectrice de la Loi-Tabou, il a choisi de la franchir pour instaurer sa propre loi de survie.

La monstruosité en moins, Raskolnikov édite lui aussi une version personnelle de violation du sacré de la vie au nom de sa propre survie (Dostoïevski, *Crime et châtiment*). Etudiant pauvre, l'esprit obsédé par la misère dégradante dans laquelle vivent sa mère et sa sœur, il décide de remédier à cette détresse par un crime parfaitement raisonné. Il va assassiner une vieille femme riche qui "ne sert à personne" pour, grâce à son argent, sauver de la misère des êtres précieux et aimés. Calcul retors, mais de son point de vue, et même du point de vue du

simple bon sens, somme toute défendable, en apparence. Or la culpabilité le détruira, lui, et les siens. Il devait y avoir une erreur quelque part dans la logique de son équation meurtrière ainsi formulée: "il est permis de supprimer une vie inutile pour insuffler de la vie là où il faut". Distribuer les humains sur une échelle d'estimation subjective d'après leur "utilité" revient à enfreindre la loi morale selon laquelle toute vie en vaut une autre, et briser le tabou concernant le sacré de la vie. Plus grave encore, dans ce cas précis, il franchit la limite, c'est-à-dire l'interdit énoncé par l'un des Dix Commandements: "Tu ne tueras point!" La dialectique outrancière de sa conscience a déplacé les limites morales.

On peut qualifier la morale, entre autres, comme étant la limite, la frontière qui sépare l'homme humanisé du sous-humain rendu à la sauvagerie primitive. Le cas de Kurtz, dans le roman *Au cœur des ténèbres* de Joseph Conrad, peut illustrer cette conception. Disparu au fin fond de la jungle africaine où il dirigeait un comptoir de commerce avec les noirs du lieu, Kurtz a cédé à la "contamination qui guette toujours le civilisé". Ce qui a été libéré chez lui, dit le narrateur, ce sont les instincts "oubliés et brutaux", le "sou-

venir de monstrueuses passions assouvies, la puissance effrénée des instincts". Il y a eu, chez lui, une régression irrépressible vers l'homme pré-historique que civilisation et morale ont mis des siècles et des millénaires à comprimer dans des limites socialement viables. Il a reculé en-deça des limites de l'homme social. A la faveur des circonstances, cet homme a cassé le cadre civilisateur, il est descendu au cœur de ses propres ténèbres, "hors des limites des aspirations permises". "Il était passé par dessus bord", constate le narrateur que la folie destructrice de Kurtz a failli entraîner dans le même gouffre.

Ce n'est toutefois pas seulement dans les passions régressives que l'homme est confronté à toutes les variantes de ce que l'on peut nommer l'expérience des limites. Habité par des élans vers "autre chose et ailleurs", il lui arrive de buter contre ce qui borne l'horizon des possibles réalisations. Nous voilà donc dans le vaste domaine des défis. Toute limite est au fond un défi, une incitation, une provocation... à agir. Et demande des réactions adéquates : foncer? s'arrêter? céder? modérer sa fougue? tenter vaille que vaille de l'emporter sur les dangers qui vous figent de peur?

Comme l'Amérique est déjà découverte, les Pôles aussi, et que l'on sait à quoi s'en tenir au sujet des Antipodes, autre chose réveille l'appétit du Père Sogol (René Daumal, *Le Mont Analogue*). D'après les calculs de cet omni-savant, il existe quelque part, mais on ne sait pas où, "un territoire d'au moins plusieurs milliers de kilomètres de tour, sur lequel s'élève le Mont Analogue". Aussi vaste et jamais personne ne l'a vu? C'est que l'île de cette montagne est formée "de matériaux qui ont la propriété de courber l'espace", créant ainsi une coque invisible. Pour y pénétrer, il faut attendre l'apparition plus que rare d'une brèche qui permet le passage dans "l'espace courbe". Le prix à payer pour la découverte du Mont Analogue est vraiment élevé, pour ces Ulysses des Temps Modernes. Une fois franchie la limite-contour, ils passent dans une dimension inimaginable, imaginée pourtant par Einstein, et disparaissent. Comme Ulysse au-delà des colonnes d'Hercule... Ils sont en vie, bien de ce monde, et pourtant absents de lui. Rendus invisibles pour avoir franchi une limite invisible, avec comme seule motivation la rage de découvrir, de pénétrer l'inconnu, et l'appui de la foi qui peut carrément ériger une montagne. "Le bateau craquait et fi-

lait, lancé infailliblement le long d'une pente ascendante jusqu'au centre de l'abîme..." Une des plus impressionnantes descriptions de limite à franchir, avec cette aberration pour l'entendement : monter jusqu'au fond de l'abîme. Description de l'invisible...

Il y a aussi la limite-tentation, l'horizon-traître : une frontière qui attire jusqu'à la perte. Depuis des siècles, un armistice aux termes presque oubliés existe entre la Seigneurie d'Orsenna et le Farghestan, situé de l'autre côté d'une mer qui les sépare (Julien Gracq, *Le rivage des Syrtes*). Orsenna vieillit, décline et s'ennuie à mort. Et ne sait pas ce qu'il en est du Farghestan, ni s'il est encore là, de l'autre côté. A tout hasard, pour se donner le change et faire semblant de gouverner avec prudence, le Sénat envoie des observateurs, des "yeux", dans la province des Syrtes, sur le rivage face à celui de son vieil ennemi auquel on ne croit presque plus. Aldo, rejeton d'une des plus nobles familles, à qui sa vie aisée et frivole apparaît tout à coup "irréparablement creuse", réclame cette charge. Il faut croire que la vie, depuis un certain temps déjà, semble creuse à d'autres aussi, en province et dans la capitale, aux jeunes et aux vieux, aux hommes et

aux femmes. Aldo lui-même ne comprend pas quel "désir irrésistible" l'a fait pousser la vedette de surveillance dont il est le commandant à franchir la ligne de démarcation aquatique avec le Farghestan. Lequel réagit, car il n'était pas mort, ni déclinant, ne s'ennuyait pas mais, fruste, vigoureux et rapace, n'attendait que le prétexte et l'occasion de s'approprier cette Seigneurie cultivée, raffinée, languissant dans le souvenir de sa gloire passée et dépassée. Pour Aldo et pour Orsenna, le rivage de l'ennemi était un miroir aux alouettes derrière lequel la future catastrophe se tenait aux aguets. Depuis son poste d'observation, par-dessus la mer des Syrtes, dont le nom semble faire écho au chant des Sirenes qui attirent dans l'abîme les imprudents navigateurs, Aldo, sans le savoir, a lancé un appel et provoqué l'apparition du fantôme qui les hante, lui et tous ceux d'Orsenna, le rêve confus d'une vie autre, d'un possible réveil de la vitalité somnolente, de tout ce qu'ils ont refoulé sous le seuil de la conscience. Il arrive que l'on est séduit par ce que cache l'horizon, on joue sur les limites comme on joue à la marelle, enfants innocents et imprévoyants, et en fait on joue avec le feu au bord de l'inconnu qui peut s'avérer abîme. Le Farghestan attaque,

Orsenna est vaincue, en ruines, et Aldo écrit le Mémoire d'outre-tombe de sa patrie qu'il a lui-même conduite au désastre. Fallait-il continuer comme toujours pour l'éviter? Ne rien faire, ne rien changer? Mais Orsenna s'étiolait, allait de toute manière mourir, alors pourquoi ne pas céder à ce "besoin d'imprévu et d'inouï" qui la tourmentait? Parfois, la limite devant soi, ensorcelante séductrice, peut se révéler une stèle qui attend qu'on grave un nom dessus. Mais au moins a-t-on essayé de voir ce qu'il y avait derrière elle.

Explorer jusqu'au bout, jusqu'au tragique auquel il faut, il faudrait? s'attendre quand s'attaquer aux limites rime avec démesure, est la conséquence des ambitions et de l'arrogance de l'homme dans sa folie de puissance. C'est avec Dieu, seul créateur de vie, que veut rivaliser le Docteur Victor Frankenstein (Mary Shelley, *Frankenstein ou le Prométhée moderne*). Vaincre la mort en repoussant ses limites, créer du vivant avec des parties de morts, voici le projet qu'il conçoit, et qu'il réalise. Il fabrique une créature monstrueuse, l'anime à l'aide de la nouvelle découverte de l'époque, le courant électrique, et n'aura pas le temps de lui donner un nom qu'elle lui échappe (pour nous,

elle a pris le nom de son "père"). Le chagrin et la solitude accablent le monstre doté de sentiments humains. Il veut une compagne. Déjà effrayé, mais trop tard, par ce qu'il a fait, angoissé par la perspective d'une prolifération de cette innommable créature s'il lui donne une femme, le Docteur refuse et déclenche la colère meurtrière de son "fils". Lequel détruira tous ceux qui sont chers à son créateur: frère, ami, fiancée. Il y a des limites auxquelles il ne faut pas toucher, limites au-delà desquelles c'est du sacrilège. Des limites sacrées.

Même si le projet ne constitue pas en soi un attentat au sacré, même s'il ne touche pas aux interdits destinés à préserver la vie, l'orgueil et la présomption d'être toujours le vainqueur peuvent conduire un homme au désastre. Le capitaine Achab ne se veut pas dieu créateur de vie, mais se croit capable de l'emporter sur le Mal (Herman Melville, *Moby Dick*), le Mal avec majuscule incarné par la Baleine Blanche qui, jadis, lui a fait du mal en lui arrachant la jambe. Dans sa soif de vengeance sur le cachalot diabolisé, élevé au rang de divinité mal-faisante, il poursuivra Moby Dick sur toutes les mers, sur tous les océans, et finira, forcément, par en être dé-

truit. Parce que les limites humaines, au-delà desquelles se situe une puissance supérieure, bénéfique ou maléfique, surnaturelle pour les croyants (ce qu'est Achab), naturelle et de ce monde pour les autres, ces limites-là sont et doivent rester intouchables. Ou devraient le rester, sous peine de déclencher des catastrophes si on les franchit. On ne lutte pas contre le mal par les moyens du mal si l'on s'inscrit dans le cadre de la morale chrétienne du pardon. Sauf que, en franchissant les limites de cette morale, le capitaine Achab devient un héros mythique pour notre plus grand plaisir de lecteurs avides d'histoires extraordinaires, d'histoires où l'homme devient plus grand que nature et nous réconcilie avec la petitesse de l'homme soumis aux limites du réel, confronté aux obstacles qu'elles dressent toujours devant lui.

70

Un autre "mal", pas aussi "incarné" mais non moins fatal, agite et ronge l'esprit humain : "Souviens-toi que le Temps est un joueur avide Qui gagne sans tricher, à tout coup! c'est la loi." (Baudelaire, *L'Horloge*). Comment réussit-il son coup, ce "joueur" pernicieux qui n'est pourtant qu'une pure abstraction à laquelle l'homme a amarré des mesures pour se don-

ner la possibilité de l'appréhender? Les heures, les jours, les mois, les années sont là pour enfermer dans des cadres rassurants des humains en état permanent d'angoisse pour le temps qui s'enfuit. Le Temps est sans limites (on le dit tout bêtement infini), tandis que l'homme, et sa conscience nommée Moi, est plus-que-limité. Un fini-limité qui s'inscrit dans le Temps infini qui l'emporte : il faut impérativement apprendre à gérer cela pour limiter l'effet du sentiment d'humiliation que peut éprouver le Moi bridé. Tracer par écrit ce qui arrive jour après jour serait un des stratagèmes. Rendre "visible" ce Moi en encadrant son expérience vécue dans des séquences bien délimitées du Temps qui passe. Manière de poser des limites pour circonscrire. C'est le procédé que va adopter Jacques Revel, qui débarque dans une ville étrangère pour une année de travail (Michel Butor, *L'emploi du temps*). Il arrive en octobre. Sept mois durant, il "vit" tout court. Le 1^{er} mai, il commence à rédiger un Journal, non pas, comme le veut l'usage, pour tracer les expériences du jour, mais pour reconstituer le vécu depuis son arrivée. On espère (il espère?) qu'en mettant les bouchées doubles, il rattrapera le temps passé et se mettra à jour avec son Journal.

Il n'en sera rien. Un jour en juillet, par exemple, il décidera de commenter ce qu'il a écrit en mai à propos d'octobre. Les commentaires sur les commentaires précédents vont proliférer. Forcément, puisque son Moi d'octobre raconté en mai a déjà changé aux yeux du Moi de juillet qui commente, à rebours, le Moi de mai, lequel a raconté le Moi d'octobre... Il continue "cette fouille, ce dragage qui occupe maintenant toutes (ses) soirées". C'est vertigineux. A son départ de Bleston, il restera une séquence temporelle de la vie de Jacques Revel qui ne figure nulle part, car il n'aura pas pu la rattraper pour la fixer... et la commenter plus tard. Ce sera son "temps perdu" à lui, et jamais "retrouvé". Cette spirale vertigineuse rappelle évidemment le comportement singulier de la ligne d'horizon. On se souvient qu'elle fuit quand on veut l'approcher. Et le Moi, qui s'est découvert changeant, multiple et de ce fait fragilisé dans le flux du Temps illimité où il passe, sait déjà qu'il ne parviendra jamais à l'emporter dans cette entreprise hasardeuse qui consiste à s'explorer à fond pour connaître ses ressources, avant de foncer sur la ligne d'arrivée. Mais au moins aura-t-il tenté quelque chose contre l'impossible. Un tel jeu de dupes serait du dernier comique si la ligne d'arrivée n'était pas

une limite dans la durée de la vie humaine, dont chacun est conscient. Cependant, cette autre expérience des limites n'est peut-être pas inutile, peut-être pourra-t-on retirer du bénéfice d'une telle course contre le Temps. Car reste au bout du compte le Noir sur Blanc de l'écriture, de ce qu'on a réussi à fixer dans les limites d'une page qu'on pourra un jour relire et s'exclamer: "Tiens, c'ÉTAIT moi, ça! Voilà donc comment je SUIS!" On superpose les Moi: passé et présent seront confondus dans une unité, et même si elle est illusoire, ce sera autant de pris sur la folie du vertige face à ces Moi multiples, probablement en nombre illimité, comme le Temps où ils logent. Il est bon de les caser dans les limites solides du langage.

Solidité qui n'est pas toujours à toute épreuve. "Je croyais que tu regardais de quel côté penche ton nez", dit un jour sa femme à Vitangelo Moscarda pendant qu'il s'examine devant le miroir (Pirandello, *Un, personne et cent mille*). Cet incident anodin de boutade malicieuse déclenchera un véritable drame de l'identité. Moscarda ne se voyait pas avec le nez penché à droite, tandis que sa femme, si, et elle le lui dit. Et quoi d'autre voit-elle chez lui, plus loin que... son nez, par-delà son aspect

extérieur et dont lui-même n'aurait pas conscience? Et à part sa femme, les autres, les amis, la parenté, les simples connaissances, comment est-il à leurs yeux? Quelle image, qu'il ignore totalement, se font-ils de lui? Différente de la sienne? Mais alors, laquelle est la vraie? Comment prétendre dorénavant "Je suis celui-là!" si d'autres, dieu sait combien d'autres, peuvent répliquer "Pas du tout, ce n'est pas comme ça que je te vois"! Où est la limite, dans cette multiplication des images de soi-même qu'on lui renvoie? Qu'est-ce qui empêchera le pauvre Moscarda de se sentir complètement à la dérive, dépossédé de sa certitude identitaire? Affolé, il s'échappe pour aller vivre ailleurs, parmi des anonymes qui s'occupent de survivre et ne s'embarrassent pas de subtilités psychologiques. Sous leur regard indifférent, il sera Personne. Pour soi-même, il est de toute façon Un, et unique. Et il sera Cent Mille quand les autres le regardent. Avec une telle répartition, fragile mais pratique, il n'aura plus à s'inquiéter des complications de sa géographie psychique qui l'ont désarçonné. Chacun de ses Moi sera solidement délimité et encadré. Qu'ils soient Un ou Cent Mille, il faut les laisser s'arranger entre eux. Sans jamais oublier que dans un miroir, ce qu'est

somme toute le regard de l'autre posé sur nous, on peut se noyer si l'on n'y prend pas garde.

Que se passe-t-il si les Moi ne sont pas capables de coexistence pacifique? Ils vont dresser des frontières, tels des Etats en conflit?

Le cas sera plus simple mais hélas, vraiment tragique, s'il s'agit de seulement deux Moi, comme par exemple dans une vraie folie avec dédoublement de la personnalité. Deux Moi chez le même individu mais qui se font la guerre dans son for intérieur. Pour la clarté, Stevenson leur a donné un nom à chacun dans le roman *Le cas étrange du Dr Jekyll et de Mr Hyde*. Passionné de science et de découvertes, le brave Docteur Jekyll, homme aimable et soucieux de son prochain, invente une substance qui transforme radicalement son corps et sa personnalité. Quand il l'absorbe, il se transforme en un être grotesque et méchant. Médecin soignant durant le jour, le Dr Jekyll devient assassin pendant la nuit sous la forme et le nom de Mister Hyde. Le contre-poison qu'il ingère le matin le fait revenir à son état "normal", jusqu'au jour où un accident empêche le retour salutaire. Le roman n'est pas en fait l'étude d'un cas cli-

nique de ce genre de folie. Peut-être a-t-il voulu mettre en scène autre chose, pour rendre "visible" ce qui est caché (d'où le nom de Hyde) sous l'être moral et civilisé de chacun, sincèrement désireux de faire le Bien, mais qui doit, pour y réussir, réprimer constamment en lui la moitié contenant les instincts primitifs qui le poussent au Mal. Or il s'avère que la ligne de partage n'est malheureusement pas une paroi étanche, ni une barrière infranchissable. Au gré des circonstances, un Mister Hyde peut toujours se réveiller et supplanter le bon Docteur altruiste.

La présence au cœur de l'individu de quelque chose de caché qu'il considère inavouable parce que réprouvé par la société ou, pour le dire avec un mot moderne, de quelque chose de refoulé, est raconté par Henry James dans une "histoire de fantômes": *Le Tour d'écrou*. Une jeune femme devient la gouvernante de deux enfants, à la place du couple de serviteurs récemment décédés qui s'occupaient jusque-là de leur éducation. De temps à autre, les deux morts apparaissent, entrent en relation avec les enfants et continuent leur œuvre de dépravation comme s'ils étaient encore vivants. Y a-t-il vraiment retour des morts, comme elle en est convaincue? Ou bien cette

jeune femme, qui subit l'atmosphère étouffante d'une société prude et intraitable sur le sexe et les plaisirs de la chair a-t-elle imaginé ces visiteurs de l'au-delà dévergondés pour apaiser ses propres désirs réprimés? Le roman préserve l'énigme. Il laisse la réponse en suspens afin de signaler, par le biais du fantastique et de ses fantômes, l'absence de frontière nette et localisable entre les apparences mises en avant par l'être social (la jeune gouvernante vertueuse) et la vérité dérangeante de l'être caché sous les apparences (ses désirs inavouables incarnés par le couple immoral).

Le carcan de la morale s'avère fragile quand font irruption les fantômes des désirs refoulés. Au lieu de transgresser les limites du code moral par la satisfaction de ses désirs, elle intériorise l'interdit et le métamorphose en visions d'ordre surnaturel, une manière de ne pas se sentir coupable du moment que le mal vient d'ailleurs et qu'elle le combat avec passion et vigueur.

Une autre femme, la conteuse des *Mille et une Nuits*, adopte l'attitude qui n'est ni de pruderie ni de soumission, et se fait forte de braver le danger de mort qui pèse sur elle, créant

ainsi le cadre global des contes où il est question d'êtres humains constamment aux prises avec les limites et les obstacles les plus variés, en somme avec le possible et l'impossible de la vie. Le roi Chahriyâr, le plus puissant sur terre, apprend que sa femme le trompe. Il la met à mort. Blessé dans son orgueil d'homme et de monarque, il fait amener dans son lit, nuit après nuit, une jeune fille qui, son devoir d'amour accompli, sera livrée au bourreau le lendemain à l'aube. Avec un tel dispositif, le roi tout-puissant évitera de se faire humilier une autre fois. Par pitié, désireuse de mettre fin à ce massacre, Chehrazade, la fille de son vizir, obtient d'être une de ces femmes. Vers la fin de la première nuit, après les ébats amoureux, elle se met à raconter une histoire passionnante. Vient l'aube, le conte n'est pas terminé, mais le roi veut à tout prix connaître la fin. La limite fatale est repoussée, toutefois la mort de la jeune fille n'est que partie remise. Vers la fin de la deuxième nuit, le premier conte fini, elle commence le suivant, lequel ne sera pas non plus terminé car il était un peu long pour le temps qui restait jusqu'au lever du soleil. Elle obtient un autre délai de vie. Il n'y a pas vraiment mille et un contes, mais la fin de chaque histoire repoussée à la nuit suivante, et les contes se

suivant, Chahrazade finira par se faire aimer et la condamnation à mort sera levée. Justement, elle a réussi à jouer avec les limites fixées par l'homme puissant dans son obsession de vengeance. Comment? En détournant son attention de sa propre histoire malheureuse d'homme trahi vers les histoires de personnages constamment en butte à des obstacles à surmonter, comme il n'en a jamais rencontrés et qu'il voulait connaître. Elle a élargi l'horizon de ses intérêts et préoccupations.

Les femmes sont pratiquement absentes quand il s'agit de hautes entreprises, réservées aux hommes quand ils se font un point d'honneur de toujours repousser les limites du possible. Elles ne manquent pourtant ni de désirs ni de courage. Il se trouve qu'elles sont cantonnées dans les défis concernant les limites du code social, où elles réussissent relativement bien. On voit que même la téméraire Chahrazade ne fait que ruser avec limites et délais pour gérer une situation de danger de mort. On ne voit pas, dans les histoires qui racontent des destins extraordinaires, des femmes défiant le ciel et les puissances qui dépassent l'humain. Les exploits des femmes visent le

cadre codé de la vie sociale. Elles seront aventurières de la réussite, séductrices à la conquête de riches maris, éminences grises et conseillères ou grandes criminelles. Cependant, en leur faveur, on peut rappeler que l'inépuisable "mythe Frankenstein" a été inventé par une jeune fille de dix-neuf ans, pendant son séjour tout près d'ici, au bord du lac. Et les contes des *Mille et une Nuits*, création de très nombreux auteurs, ont été mis dans la bouche d'une femme, comme si seule une femme pouvait témoigner des nobles exploits d'hommes bravant toutes sortes d'interdits.

"La mémoire est l'avenir du passé", disait Valéry. Notre mémoire nous constitue en tant qu'individus. Il s'ensuit que son contenu, réservoir du passé, et l'aisance que l'on a à s'en servir, peuvent être des repères pour qualifier tel individu. Qu'en est-il si contenu et facilité à l'évoquer présentent un caractère tout à fait exceptionnel? "Avant cette après-midi pluvieuse où il fut renversé, il avait été un aveugle, un sourd, un écervelé, un oublieux" (Borges, *Funes ou la mémoire*). A la suite d'un accident, le jeune Irénée Funes se voit doté d'une mémoire littéralement monstrueuse. "Elle est comme un tas d'ordures", dit-il

pour signifier qu'il n'oublie rien et que tout s'entasse dans sa pauvre tête en vrac, en désordre. "Cela le gênait que le chien de 3h14 (vu de profil) eût le même nom que le chien de 3h15 (vu de face)". Infirmes depuis l'accident et alité, Irénée Funes reconstitue à tout instant n'importe quel instant du passé, selon le modèle avec le chien. Tout est toujours présent à son esprit dans un perpétuel tourbillon d'images. Toute délimitation temporelle est abolie, aucune séquence n'est repérable dans cet éternel présent du passé. Funes semble être un surhomme puisque doté d'une mémoire surhumaine. Mais si l'on se réfère à la définition de Pascal pour qui "l'homme est un roseau pensant", Funes n'entrerait pas dans la noble communauté des humains du moment "qu'il n'(est) pas capable de penser, car penser c'est oublier des différences, c'est généraliser, abstraire". La reconstitution mnémo-visuelle irrépressible qu'il pratique malgré lui ne saurait d'aucune manière s'apparenter à l'acte de "penser". Une mémoire capable d'encadrer le vécu en éliminant par l'oubli tout ce dont elle ne peut pas se charger est nécessaire pour qu'il y ait de l'humain, d'abord, et avènement de l'individu ensuite. Il y a des limites fondatrices sans lesquelles l'identité risque de se diluer, voire de tout sim-

plement disparaître.

Disparaître et cesser d'exister pour s'assurer rien de moins que l'immortalité: c'est insensé, pourtant quelqu'un le réalise. Traqué pour un crime dont il est innocent, un homme se réfugie sur une île de sinistre réputation: la rumeur veut que jamais personne n'en soit revenu (Bioy Casares, *L'invention de Morel*). Il s'y installe et trouve sur place tout ce qu'il faut pour vivre. Pendant un temps, il ne rencontre personne, l'île semble déserte. Puis un jour, surgit de nulle part une belle société d'hommes et de femmes qui se promènent, discutent, se disputent et se réconcilient. Et une jeune femme qui reste des heures durant à rêver à l'écart des autres. L'homme en tombe amoureux. Pour pouvoir l'aborder, il commence à se mêler à ses compagnons. Chose étrange, ils font comme s'il n'était pas là et n'ont pas l'air d'être gênés par sa présence. Il découvrira le secret de ce comportement inconcevable: les habitants de l'île ne le voient, ne le "perçoivent" tout simplement pas. Ils se trouvent dans une autre dimension que la sienne. Morel, un ingénieur de génie, a inventé un procédé inouï: il a filmé une longue séquence de vie de ce groupe d'amis, en 3D, avec l'air et

l'espace comme support. L'installation de l'île continuera à projeter, au gré des marées éternelles, ces quelques jours de vie... éternelle. Amoureux de la jeune femme et décidé à "entrer" dans sa vie, l'homme utilise l'invention de Morel tout en connaissant déjà le prix effarant qu'il devra payer. Comme elle a fait pour les autres, la camera "absorbe" la chair du filmé pour le transformer en image 3D. Au bout du compte, il n'existera plus en chair et en os, mais sera réuni pour l'éternité à son aérienne bien-aimée. Quiconque atteint un jour cette île pourra les y rencontrer... Il est évident que le fugitif amoureux a enfreint une loi naturelle, qu'il a franchi la limite de l'humainement possible au nom de son désir amoureux. Mais où se trouvait cette limite inconcevable? Dans l'air qui l'a absorbé ou dans sa chair anéantie? Du "matériel" il est passé dans "l'immatériel", et aucun moyen n'existait pour rendre perceptible la ligne de partage entre le réel et le virtuel. Quelque chose distingue cependant l'un de l'autre: on meurt, on doit mourir un jour dans le réel; et on ne meurt jamais dans le virtuel... sauf à détruire les machines qui l'engendrent. Le choix du fugitif, innocent traqué, est clair: "mourir" pour "survivre", la répétition pour l'éternité de quelques jours

de vie telle qu'on la rêve plutôt que le déclin et les ravages du temps, son lot humain dans la vie réelle. Un détail: la jeune femme s'appelle Faustine. Le Docteur Faust (Goethe, *Faust*), vieux savant usé par l'étude et qui ne trouve plus ni joie ni sens à sa vie, vend son âme au Diable pour redevenir jeune, en somme, pour repousser ne fût-ce que de peu l'échéance de la mort pour ressusciter le temps heureux de la jeunesse. Une seconde vie contre mort éternelle en Enfer pour celui qui a damné son âme. Choix qui se ressemblent, bien que réalisés chacun avec les moyens de l'époque: supposons que l'homme sans nom s'appelle lui aussi Faust...

"La pittura è cosa mentale", disait Léonard de Vinci. Et nous qui croyions que la main du peintre a tenu le pinceau! Erreur, c'est l'esprit, le mental qui trace les lignes et pose les couleurs. Qui sait s'il n'en va pas ainsi de la limite. Sous toutes ses formes, elle est d'abord une production de l'esprit, même quand elle est borne ou barbelé, fossé ou mur. Ces limites-là matérialisent l'idée du "sien propre", elles rassurent et protègent, ou deviennent objet de conflit. Leur fonction est simple et compréhensible. La plupart s'en satisfont et se battraient

à mort pour départager et défendre le "mien" du "tien". D'autres limites se présentent comme prescriptions, injonctions, règles et lois, bref, des produits du langage avec effet sur le réel, indispensables pour aménager un tant soit peu la vie des hommes entre eux en mettant des limites et des freins à leurs déraisonnables appétits. Quant aux limites abstraites, imaginaires, fantasmées et parfois à peine concevables, elles naissent dans l'esprit inquiet de quelques-uns pour les inciter à lancer des défis à ce qui se dresse devant eux comme obstacle à franchir et loi à transgresser. Et pour aller plus loin que nous autres! On se plaît à les croire surhumains. On les nomme des héros. On est fier quand ils franchissent les limites de l'impossible et brisent des tabous. On les plaint quand ils subissent les châtements que leur valent de tels actes, mais on est bien aise qu'ils meurent à notre place. Nous sommes là pour les admirer et il y aura toujours quelqu'un pour raconter tout cela.

liens isoglosses

Du tac au tac

Alessandra Chezzi

L1 – Ma patience a des limites!

L2 – Oui... mais qu'est-ce que c'est qu'une limite? Si je te pince, est-ce que je la dépasse?

L1 – Ne me provoque pas!

L2 – Mais est-ce que je peux toucher les limites?

L1 – Non! Une limite est une ligne que tu ne dois pas franchir. Maintenant, arrête de me poser des questions.

L2 – D'accord... mais je peux la voir?

L1 – Ça dépend! La limite d'un terrain de football oui, celle de ma patience non! Sois prudent!

L2 – Ah... parce qu'il existe plusieurs limites?

L1 – Evidemment, voyons! Il peut y avoir une limite d'âge, une limite de vitesse. Regagne ta place et laisse-moi travailler!

L2 – Alors qu'est-ce que ça veut dire "il y a des limites à tout"?

L1 – Ça signifie que tu ne peux pas faire sans cesse ce que tu veux, comme par exemple me casser les pieds avec tes questions. Et maintenant, tu es au-delà des limites!

L2 – Excuse-moi... mais comment puis-je connaître mes limites ou aller jusqu'à la limite de mes forces si je ne peux ni les voir ni les toucher?

L1 – Je n'en sais rien. Débrouille-toi!

L2 – Et comment être sûr de respecter ces limites?

L1 – Une chose est sûre, toi, tu ne les respectes pas. Avec le temps, j'espère que tu sauras ce qu'elles sont et que tu apprendras à rester à l'intérieur de ces limites.

L2 – Mais en attendant, je fais quoi? J'ai besoin de savoir ce qu'est une limite.

Limité

Isabelle Imboden

Avec un esprit aussi limité
Empreint de tant de clichés
Vous devez avoir des difficultés
A distinguer la vérité

Même l'esprit de Madame Bovary
N'est pas aussi pervers
Que le vôtre, bandes d'abrutis
Corrompus par des opinions définies

N'essayez pas de réfléchir
Vous êtes rongés par les oui-dire
Penser vous serait inutile
Vous n'auriez que des idées futiles

Continuez donc à vous abrutir
Vous me faites bien rire
Et surtout ne cherchez pas la vérité
Vous risqueriez de vous améliorer

Limite dépassée

Maud Correnti

Elles transpercent telles des lames impitoyables,
elles t'écorchent,
t'assomment,
cruelles paroles!

Tes larmes coulent rouge,
la blessure est creusée.
Elles sont allées trop loin,
ont dépassé ma pensée.

Trop tard!
Ta silhouette s'efface à l'horizon,
la cicatrice amère ne disparaîtra pas.

Ma limite

David Clemente

Je ne veux plus
Pardonner à ces gens
Qui m'ont déçu
Trahi
Blessé
Trop souvent

Je ne veux plus
Un clou
Enfoncé
Dans mon cœur
Laissant
Malgré les excuses
Une cicatrice

Je ne veux plus
Mon âme
Transpercée
Par leurs lames

Je ne veux plus
Je ne peux plus
Pardonner

Lilith a ses limites

Laure Zaugg

Elle ouvre les yeux pour la première fois...

D'abord, elle contemple le corps qu'elle a reçu et qui lui plaît. Elle se sent belle. Elle relève la tête et remarque un autre corps, allongé juste à son côté. Elle l'observe sans bouger: il est un peu différent du sien. Elle le trouve tout aussi beau. C'est alors qu'il ouvre les paupières...

Ils se regardent. Chacun envoûté par le regard de l'autre, ils s'approchent, se touchent, se découvrent. Enlacés, ils sentent qu'ils seraient mieux à même le sol. Instinctivement, il la bascule contre la terre et se penche sur elle...

A cet instant, quelque chose la gêne. Elle essaie de se relever, mais il la repousse tendrement. Elle insiste, mais il tient bon, un peu plus fermement. Alors de toutes ses forces, elle le repousse. Il tombe en arrière...

Il se relève. Ils se défient. Pour ne pas baisser les yeux, elle les ferme et prie avec ferveur le Créateur de lui permettre de fuir..

Lilith a été exaucée. Elle a reçu une paire d'ailes pour s'envoler loin d'Adam. Lui recevra une nouvelle femme, plus docile...

Eve ouvre les yeux pour la première fois...







Chronique d'une rencontre

Quentin Fayet

C'est multiple et coloré, c'est une myriade de gens qui déambulent dans toutes les directions, d'un pas pressé et plus ou moins assuré, un enchevêtrement de voitures bariolées, ternies ou vernies qui défilent sur le bitume, une multitude d'immenses buildings aux enseignes lumineuses qui s'élèvent comme des totems démesurés.

Je ferme les paupières, je ferme mes paupières...

Le noir m'envahit. Cependant, de ténu éclats, blancs et lumineux, scindent cette nuit comme le flash d'un appareil photographique. Une onde de rouge se mêle alors à ce néant et crée comme le début de quelque chose.

J'ouvre les paupières, j'ouvre mes paupières...

Des couleurs bien définies. Des gens aux visages innombrables, certains plus ridés, plus creusés que d'autres, certains plus élégants que d'autres. Un visage qui s'approche de moi ressort, gracieux et éthéré, agrémenté d'une longue chevelure noire.

Je ferme les paupières...

Le vide se remplit. Cela crépite, palpite, c'est un bouillonnement originel

et chaotique où les formes se déforment.

J'ouvre les paupières...

De ce visage, un regard intrigué, amusé, un sourire même.

Je ferme les paupières...

Des images s'esquissent, étranges et saugrenues.

Un souffle et, enfin, mes lèvres se délectent d'un genre de mollesse humide, noyées dans l'écume d'une forêt luxuriante peinte à l'encre de Chine.

J'ouvre mes paupières...

Elle se rapproche.

Je ferme mes paupières...

Les mots ne suffisent plus.

J'ouvre mes paupières...

Elle arrive à mon niveau, puis me dépasse.

D'autres visages apparaissent ensuite, certains plus ridés, plus creusés que d'autres, certains plus élégants que d'autres.

Un citoyen idéal

Virginie Rossier

On m'a dit de ne pas manger avec les doigts;
Cela fait vingt-cinq ans que je maîtrise couteaux et fourchettes.
On m'a dit de ne pas écrire de la main gauche;
Cela fait vingt-cinq ans que je griffonne de la main droite.
On m'a dit de ne jamais traverser au rouge;
Cela fait vingt-cinq ans que j'attends le vert.
On m'a dit de croire en Dieu;
Cela fait vingt-cinq ans que je prie.
On m'a dit de ne jamais parler aux inconnus;
Cela fait vingt-cinq ans que je ne parle plus.
On m'a dit d'arrêter de parler de choses qui n'existent pas;
Cela fait vingt-cinq ans que mon univers se dissout.
On m'a dit comment devait être la vie;
Cela fait vingt-cinq ans que ma vie bien rangée m'étouffe.
On m'a dit de bien suivre les règles et de ne jamais discuter ces lois;
Cela fait vingt-cinq ans que je croule sous leur poids.
Mais maintenant que je suis seul, que dois-je faire?
Que m'aurait-on dit de faire?

Limitisme

Léo Bednarkiewicz

Dans un pays fort proche mais très distinct, nommé Limitless, vivait un peuple heureux et relativement calme. Les habitants jouissaient d'une liberté sans pareille jusqu'au jour où le président, un certain von Limitroff, remplaça l'ancien régime par la république limitiste. Sa doctrine, le limitisme, fut présentée aux Limitlessiens par un courrier dont voici le contenu :

Président
Ranty von Limitroff
Parlement du Limitless
12∞ Limitville

Chers compatriotes limitlessiens,

Par la décision unanime du conseil présidentiel, tous les habitants se trouvant sur le territoire sans limites de notre pays fleuri se voient, dès aujourd'hui, récompensés pour leurs bons travaux offerts à notre luxuriante société. En effet, tout honnête Limitlessien a sans doute à cœur de continuer à servir sa nation et pour cela, moi, Ranty von Limitroff, votre noble, adoré, magnifique et superbe Président, vous offre une nouvelle voie de succès éternel : le limitisme, compatriotes ! Voilà une sage idée qui fera briller notre belle nation ! Il suffit de l'adopter pour étinceler soi-même ! Et qui ne rêve pas de luire comme une étoile et de redorer ses couleurs ? Vous, habiles bureaucrates, vous, infatigables ouvriers, vous, glorieux directeurs, vous, professeurs indispensables, vous, femmes téméraires qui balayez les préjugés dont vous avez été longtemps victimes, vous tous qui vous levez chaque jour sous notre chaud soleil, vous êtes les piliers de l'avenir. Et cet avenir s'incarne dans le limitisme !

Soyons les premiers à adopter cette philosophie en acceptant ses principes. Et dès demain, sur tous les solides murs de nos belles villes et de nos pittoresques villages, seront placardées des affiches énonçant les lois du limitisme. Ainsi, chers amis, je vous invite à prendre connaissance de ces nouvelles législations à partir de demain et dans les plus brefs délais, afin que désormais notre pays puisse faire un pas décisif vers le progrès! Souvenez-vous enfin qu'adopter maintenant et docilement ces nouvelles règles, c'est assurer le bonheur à nos enfants.

Soyez fiers, Limitlessiens, votre bien-aimé Président compte sur vous!
Vive la République et vive le limitisme!

R. von Limitroff

C'était une belle journée que celle où les Limitlessiens reçurent le message présidentiel : le soleil brillait de mille feux afin que le jour s'éternise, les oiseaux voletaient dans le ciel bleu infini et les infimes nuages semblaient même sourire de toutes leurs dents aux rayons, comme les mannequins des publicités pour les dentifrices. Tout aussi rayonnant, le peuple se réjouissait avant même d'avoir découvert les nouvelles lois. Les plus enthousiastes s'abritaient déjà le champagne en célébrant l'adoption du limitisme, pareille à une fête nationale. Mais quelle ne fut pas la réaction des Limitlessiens le lendemain à la lecture des affiches! Ils se mirent à crier de rage et à les arracher sans retenue. L'une d'elles échappa à l'ire destructrice et dévoila son contenu :

92

AVIS A TOUS LES HABITANTS DU LIMITLESS

Dès aujourd'hui, toute personne résidant sur le territoire limitlessien est tenue de respecter les nouvelles lois nationales.

En raison d'abus constants d'une majeure partie de la population, le puissant Président von Limitroff se voit contraint de limiter les libertés civiques, confor-

mément au limitisme :

TOUT CITOYEN DOIT :

-LIMITER LES CAMBRIOLAGES	A 1%
-LIMITER LES DEGATS	A 2%
-LIMITER LA CORRUPTION	A 3%
-LIMITER LA DEFORESTATION	A 4%
-LIMITER LE GASPILLAGE	A 5%
-LIMITER L'ALCOOL ET LE TABAC	A 6%
-LIMITER LA VITESSE ROUTIERE	A 7%
-LIMITER LES TAXES	A 8%
-LIMITER LA MOYENNE D'AGE	A 9%
-LIMITER LA PROSTITUTION	A 10%
-LIMITER LES DEPENSES	A 11%
-LIMITER LES DROITS	A 12%
-LIMITER LES HEURES DE TRAVAIL	A 13%
-LIMITER LA TELEVISION	A 14%
-LIMITER LA FONCTION ET LA SUITE CONVERGENTE	A 15%
-LIMITER LA PATIENCE	A 16%
-LIMITER LA CONNAISSANCE	A 17%
-LIMITER LE TEMPS	A 18%
-LIMITER LES LIMITES	A 19%

Le Président von Limitroff

Non préparées à cette réaction, les forces de l'ordre ne purent empêcher le peuple de fondre sur la capitale, d'assiéger le parlement et de capturer von Limitroff. La situation était à la limite du ridicule puisque les autorités ne comprenaient pas la violence des habitants. En effet, après avoir vu leurs limites, ces derniers étaient rentrés dans une colère noire et s'étaient saisis de tout objet servant d'arme pour se ruer des quatre coins du pays sur Limitville. Certains s'étaient armés de sabres (ceux qui servaient à ouvrir les bouteilles), d'autres

avaient arraché des panneaux de circulation ou bien des pylônes électriques, et d'autres encore avaient emprunté les bouteilles de champagne, mais aucun ne prit la patience de dire ce qui l'énervait. Il faut tout de même remarquer qu'au Limitless, les objets des limites du limitisme n'avaient jamais été sujets à des limitations.

Ainsi, après deux jours de saccages, le peuple envoya le président von Limitroff et ses ministres au-delà des limites atmosphériques, c'est-à-dire sur orbite. Il nomma président un des fers de lance de la révolte, le facteur Li Min Tan. Etrangement, cet homme d'origine asiatique n'abrogea pas les 95% des limitations instaurées par son prédécesseur, les trouvant bénéfiques pour la nation. Cependant, il supprima celle concernant la télévision, car elle était la cause du mécontentement populaire. Il décréta que la télévision était le nouvel opium du peuple, et qu'il n'y avait pas de raison de l'interdire, puisque cette drogue n'était pas limitée. Le président avoua sagement que la patience avait des limites.

lisière horaire

Le temps

Diane Gervaise

Il nous file entre les doigts,
Comme le vent souffle dans les bois.
On ne peut l'arrêter
Il ne fait qu'avancer.

Le temps n'a pas de limites,
Ses barrières n'existent pas.
Le rattraper semble impossible,
Mais sans lui rien n'est possible.

Mon clic, mon tac

Aicha Louati

C'est un réveil qui sonne
C'est une porte qui claque,
Un rideau opaque
un clic, un clac

C'est le même trajet
C'est un clin d'œil au temps
et le soir qui s'éveille
C'est un tic, un tac

C'est le re- du réveil
C'est le jour qui se lève
un regard encore vague
un robinet qui coule
C'est un bain de foule

C'est le jour qui passe.
C'est le jour qui se couche.

C'est l'éclat, c'est l'obscur
Et comme à chaque fois
C'est un réveil qui sonne
Une porte qui claque
Un rideau opaque

Ma limite est un rythme
Une cadence cyclique
un tac, un tic.

Une journée

Philippe Kohler

6h48, mon réveil sonne. Comme d'hab, une seule envie : envoyer tout le monde chier et me rendormir sous mes couvertures. Mais j'entends une petite voix qui me dit de me lever. Etrangement je l'écoute, je l'ai même toujours écoutée. Un truc que je comprends pas : pourquoi je suis si crevé le matin alors qu'après quelques heures de sommeil je suis censé avoir fait le plein d'énergie? Intéressant non? Mais comme c'est pas la petite voix qui me pose cette question, je la laisse tomber vite fait, de toute façon c'est pas une heure pour réfléchir. Bon mettons de côté les futilités : p'tit déj., hygiène et compagnie. Avant de partir, je regarde mon lit et me dis que je vais peut-être céder. Mais de nouveau la petite voix me dit que même si je suis à bout, je dois me surpasser pour finir ma journée et qu'à la fin je serai content de moi... on verra bien.

7h38, je pars de chez moi pour aller en cours. Je dois prendre le bus, je jette un rapide coup d'œil sur les horaires. Cela me fait penser que le chauffeur a des limites. Enfin, il ne peut passer quand il veut. Même s'il est pas toujours à

l'heure et souvent en demeure. Ouhla! Voilà que je fais des rimes maintenant! Décidément, il est vraiment trop tôt pour réfléchir. 7h58, j'arrive aux cours, à la bourre comme souvent. Conséquence directe, une heure de tourisme à la bibliothèque. Comme quoi il ne faut pas tout le temps dépasser les limites. Je me pose près d'une fenêtre donnant sur un somptueux parking, je regarde mon horaire et me dis que je vais pas tenir sept heures de cours. D'ailleurs en passant, même les heures des cours sont limitées... ce qui n'est pas plus mal, sinon je suis sûr que ça durerait plus longtemps. L'heure de bibliothèque terminée, je retourne en cours et, sans que je m'en aperçoive trop, les minutes et les heures passent plutôt vite. 11h25, ma matinée est terminée. Il peut arriver que, parfois il ne soit pas trop dur de dépasser une limite.

13h, reprise des cours, toujours habité d'un profond sentiment de déprime et de démotivation. En plus, je viens de manger, alors c'est pas en digérant que tout ça va s'améliorer... oh non. Malgré la fatigue, tout va bien. Les heures dé-

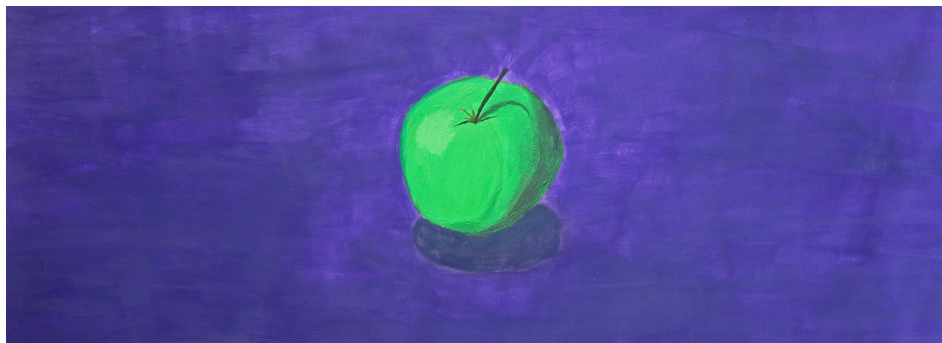
filent sans que je m'en rende compte et faut avouer que c'est pas toujours ennuyeux, les cours, y a aussi du bon... de temps en temps. Déjà 16h20, je rentre chez moi pour un court moment et ensuite, allons entraîner cette carrure d'athlète qui me sert de corps. Au final, mes heures de cours se sont relativement vite passées. En fait, ce n'est pas trop dur de se surpasser.

17h28, j'arrive à ma salle d'entraînement, déjà fatigué, mais je tiens le coup : *the show must go on*, comme on dit. 18h48, j'arrive plus à rien, je suis un cadavre. Je ne suis pas trop du genre à me tuer à la tâche, ça vaut aussi pour le sport mais là, je me suis rappelé la petite voix qui me disait ce matin de dépasser mes limites.

19h28, j'en peux vraiment plus, je ne tiens même plus debout. Direction maison d'un pas de zombie. Bon mettons de côté les futilités : repas, hygiène et compagnie.

23h08, heure d'aller me coucher. Je me retrouve face à ce lit qui m'a tant manqué. Mais avant de me réfugier dans ses couvertures pour trouver un peu de chaleur, je me dis qu'en fin de compte, s'il y a une chose qui ne connaît pas de limites, ou en tout cas qui peut se

donner les moyens de les dépasser, c'est bien l'homme ou en tout cas certains hommes. Et je dois avouer que c'est gratifiant d'avoir cette sensation de la tâche accomplie, d'avoir mené une journée sans avoir cédé. D'ailleurs pour me récompenser, demain c'est grasse mat. Tant pis pour les cours. En fermant les yeux tout en me blotissant dans mes couvertures, comme dans une pub pour de la lessive, je me dis : une journée est limitée. C'est pas plus mal parce que sinon, je jure que j'aurais craqué.



Endormissement

Sabine Kaiser

le soir
ma tête posée sur l'oreiller
protégée et retirée du monde

seule avec moi
des instants rares

la force du sommeil est là
je la sens
elle désire m'emporter
mon esprit résiste

il ne gagne jamais
je m'éloigne
je m'abandonne
loin
très loin

je m'endors

Vent nouveau

Morgane Vivroux

La chaleur s'en va,
On sent la fin venir.
La limite est là,
Et fait frémir.

Une seconde, le ciel éclate,
A terre les feuilles frissonnent.
Adieu bocages écarlates,
Souffle la fin de l'automne.

Les flocons tombent en tourbillons,
Une fissure s'est formée.
D'ici jusqu'à l'horizon,
La limite vient de passer.

L'hiver sonne le glas des saisons,
La neige danse, immaculée.
La nature perd sa raison,
La vie s'endort, gelée.



ligne de
démarcation

Enfermement

Fanny Hostettler

En noir
Et blanc.
Carrée, bien cadrée
Proche, lointaine, plate,
Elle observe, souriante.
Elle veut sortir, tendre les bras,
Dire.
Mais elle ne dit pas.

Immobile
Dans sa prison dure et froide
Cadre infranchissable.

Finie
La vie
Depuis longtemps.
Elle,
Elle a passé la frontière
A l'horizon.

Au plus profond elle veut crier.
Mais la vitre l'en empêche,
Vie qui nous sépare.

Elle frôle les limites
Infinies

Prisonnière,
Ses yeux rient
Dans le carré de verre.
Voile transparent,
Enfermement.

Vivre

Ellinor Dunning

Je n'ai pas de limites.

Ma soif de vivre est illimitée.

Sans penser aux conséquences, toujours spontanée, j'existe en me nourrissant du bonheur pur qui découle de cet état de totale insouciance.

Dans le monde que je me dessine, je respire l'illimité. J'ai banni la limite de mon rêve.

La seule limite qui s'impose à moi est celle de la mort. L'ultime limite. A vrai dire, elle ne me fait même pas peur, bien que j'y songe souvent. D'une certaine manière, elle me hante.

Je peux l'avouer maintenant, je l'ai déjà vécue.

En fait, je l'ai plutôt croisée. Je l'ai regardée, sans comprendre, d'un regard empli d'impuissance.

Elle était déjà loin.

108

Brutalement, subitement, violemment, elle m'avait arraché mon inconscience, mon insouciance. Mon envol léger en éveil a été plombé.

Plaquée au sol.

Je me tenais là, j'observais. Cela ne veut pas dire que je ne riais plus. Je continuais à rire mais au fond, mon cœur s'était arrêté.

Puis, j'ai ressuscité. On finit toujours par ressusciter. Les bourgeons émergent et, sans comprendre, toujours en observant, on fleurit.

C'est pourquoi je n'ai plus de limites.

La vie qui m'a choisie, je la possède. Torrentueuse, elle transcende mes veines.

La mort et la vie m'ont donné la conscience de l'infini. Vaste étendue où chaque chemin peut devenir mien, où tous les choix se présentent, m'offrant au monde.

Au bord du vide, c'est ma vie qui m'emporte hors de toutes limites.

Avec la conscience de sa présence si rassurante, je parviens à m'envoler.

Indistincte

Adelaïde Fischer

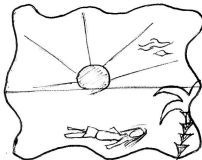
Deux atmosphères opposées, deux milieux différents, deux mondes parallèles.
Un : concret, temporel, empli d'êtres.
L'autre : abstrait, infini, empli d'âmes.

Un espace-temps déchiré en deux.
Dont la frontière si crainte, si redoutée car inconstante est un pont de lumière.
Ce chemin quand nous l'outrepassons signe une vie qui s'embrase.

Paisible l'ambiance
Léger le corps
Il paraît flotter
L'esprit libéré de toute emprise
L'espace est ouaté bleuté
L'on finit par s'y abandonner

Impalpable incontrôlable inévitable appréhendée personnelle imaginée fragile
mais sans pitié, telle est cette limite
La seule qui demande à être franchie, par chacun pour l'éternité

LA UT-MITE

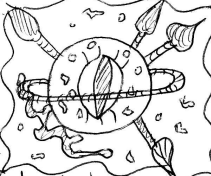



Te voilà endormie sur la plage. Ta corps² surface dans le sable et je peux ressentir l'infinité de ses particules...

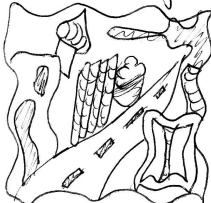
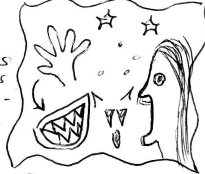


Je m'envole, encore et encore, toujours plus haut dans le ciel, jusqu'à transpercer l'atmosphère et atteindre les étoiles!!

En face de moi, se trouve une énorme planète. Oh, à première vue me paraît bien étrange...



Je décide donc d'effleur la totalité de mes craquelures au plus profond de moi-même afin de pouvoir m'y aventurer...

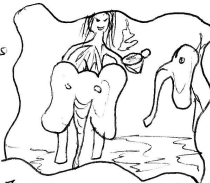


Ici, tout est possible. Les maisons sont recouvertes des plus belles couleurs imaginables et certaines d'entre elles sont même recouvertes de balais, de friandises à exciter de chocolat!



Des arts dansent et jouent de la musique sur le toit! Ils sont très variés et me souhaitent la bienvenue comme à une princesse...

Par la suite, je croise également des femmes surmontant des éléphants, tout ce que servant une tasse de thé!



Je me sens légère et libre à l'intérieur de moi, aucun souci me me préoccupe au point que je parviens à ressentir sa douceur au plus profond de moi-même.



Je me sens tellement légère qu'à moment donné, mes pieds se mettent à flotter, tout comme le reste de moi corps!



Cependant, j'ai l'impression que mon voyage se transforme en fuite et je ressens un profond sentiment de nostalgie tout en observant la Terre...



Mais, je continue
à m'élever,
de plus en plus
haut, de plus en
plus loin...
Les nuages ondulent
et me suivent!



Un ange me
souhaite même
une bonne paire
et me conseille
de profiter de ma
vie, plutôt que
de celle qu'
il est pas
vienne...

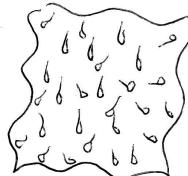
Écouter ses conseils?
Non, bien évidemment!
Puisque j'ai le choix
d'être ici, autant en
profiter! En plus,
il me semble que
j'ai encore beaucoup
à découvrir de ce
nouveau monde...



Tat à coup, un
énerve bruit
de tonnerre me
fait sursauter!
Une petite
voix dans
ma tête me
dit :

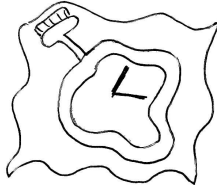


Mais je ne l'écoute
pas, trop curieuse
d'en savoir plus
sur la nature de
ce monde magique.
Je vole toujours
plus haut même
si les éclairs
m'éblouissent.

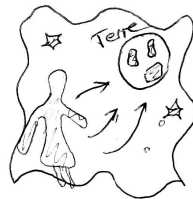


Une pluie
sauvage
envahit à
présent le ciel.
C'est la
tempête
qui se fait
entendre!

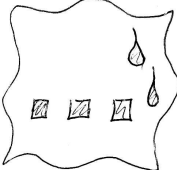
Tic, tac, tic,
tac, tic, tac
tic, tac,
tic, tac!!



Où non! Quelle
heure est-il?
Depuis combien
de temps
suis-je ici?



Je ressens
la douceur
de mon âme
qui pille mon
corps...
Elle s'en va
vers la Terre...



À présent, mon
corps est condamné
à rester indéfiniment
ici, abandonné
par mon âme,
telle une plante
sans soleil ni eau...
C'EST LA FIN.

aux confins

Le gardien

Florian Martenot

Des pas sur le gravier comme les battements de cœur percutent l'obscurité et se brisent en échos. Le chemin clôturé disparaît dans le noir, aux pieds d'une silhouette massive dont le disque lunaire découpe les contours.

Sous son regard acéré défile une foule joyeuse qui franchit les barrières effilées à l'assaut d'une colline herbeuse. Ils courent et culbutent, se relèvent et s'écroulent, et toujours se rapprochent de la sentinelle immobile qui tourne vers eux son masque d'or où scintillent deux rubis.

Un visage curieux émerge de la masse, contemple le colosse et sonde ses yeux rouges. Des doigts fébriles caressent la surface lisse, presque visqueuse, des bijoux de sang et du métal noble, mais se rétractent aussitôt, boursoufflés de dégoût.

La cohorte s'ébroue, frissonne et chahute, secouée de sanglots. Rage et violence! Douleur et peine!... Calme et soulagement. Le voyage s'achève enfin, là où finit le monde, sur une frontière emprisonnante, sur une frontière rassurante.

Voyage

Adrien Frauenfelder

Il était assis sur son bateau. Il regardait, anxieux, l'immense étendue d'eau devant lui. Que faisait-il là? Pourquoi était-il là, à regarder cette mer d'huile? Autant de questions que lui-même avait oubliées. Il savait juste où il se trouvait, entre l'Océanie et l'Amérique Latine. Dans cet immense océan qu'on nomme Pacifique. Où se dirigeait-il? Vers sa mort. Perdu comme il l'était sur un petit voilier, naviguant au gré des courants, sans un souffle de vent: était-il un naufragé sur une île de bois? Il ne le savait pas. Il ne pensait à rien. Il pensait à tout. Il imaginait les premiers navigateurs, cherchant les limites du monde. Était-il l'un d'eux? Son regard se porta vers le fond de la mer. Il y vit des ombres menaçantes, tout droit sorties d'un roman de Jules Verne. Le Nautilus viendrait-il le sauver? Son regard se posa alors sur l'horizon. Était-ce la silhouette de Moby Dick qui s'y découpait? Et cette île, au fond, était-ce Monte-Cristo? Soudain le Léviathan fit chavirer son navire qui se brisa et disparut d'un coup dans cette mer d'encre. L'homme faisait des efforts pour ne pas se noyer. Il regarda l'horizon qui semblait s'ouvrir: Serait-ce la mort? Il se noya. Il descendit lentement vers le fond. Il lui sembla, l'espace d'un instant, que tous les poissons le regardaient, le regardaient couler et se noyer. Tout ça finirait-il ainsi? Pendant un moment, il eut l'espoir de ne pas se noyer. Mais lorsque l'espoir sombra, lorsqu'il sentit qu'il allait retrouver les grands hommes, alors l'écrivain se réveilla, sortit de ses pages et écrivit. Il avait retrouvé l'inspiration.

Les limites de l'illimité

Magali Beuchat

Arrivée dans une ville étrangère.

Comme une fourmi. Pour la première fois hors de sa fourmilière. A l'air libre.
Dans l'immensité du monde. Inconnu.
Ses congénères s'affairent et se déplacent dans des directions bien
déterminées. Un flux incessant. Bousculades.
Elle s'émerveille des nouveautés.
Marche à l'infini, elle erre. Chaque pas la conduit plus loin.
Des milliers, des millions de pas.

Terrain d'exploration infini. Vaste et surprenant.
Etendue immense. J'arpente les rues, les ruelles étranges. Etrangères.
Gigantesque labyrinthe. Je m'y perds.
Je suis libre, ne connais rien ni personne. Personne ne me connaît. Liberté
d'action illimitée.

Je découvre, je suis surprise, j'apprends. Je me laisse surprendre. Les choses,
les lieux, les autochtones, les coutumes.
Je reconnais, je comprends l'incompréhensible.
Peu à peu, je vois apparaître la limite. Les limites. Au loin. Puis elles se
rapprochent. De plus en plus. Elles m'encerclent. Je me retrouve pieds et
mains liés. Elles m'oppressent et m'étranglent.

Ville minuscule. Serrée dans ses frontières.
Je connais.

Demain, je m'en vais vers de nouveaux horizons!

Explorations

Laurane Favre

Cela fait maintenant plusieurs heures que j'avance dans cette matière blanche et juteuse sans pourtant rencontrer un de mes semblables. En creusant un peu plus, je vois apparaître au loin une lueur rouge. Je m'approche et l'ayant atteinte, je constate que c'est une paroi très fine et lisse, mais beaucoup plus dure que tout ce qui se trouve ici. C'est la première fois que je la vois, cette barrière rouge que l'on ne doit pas franchir. À ma naissance, on m'a prévenu des risques que l'on court en la traversant. Ceux qui l'ont percée ne sont jamais revenus, personne ne sait ce qu'ils sont devenus. Certains même affirment avoir entendu des cris de terreur. À présent, je longe cette paroi, ce qui me permet de constater que certains endroits sont plus rouges que d'autres. En regardant de plus près, j'aperçois des mouvements à l'extérieur. J'ai déjà entendu parler d'eux, des monstres gigantesques qui nous avalent tout rond. Les mouvements s'amplifient et sont de plus en plus proches. Tout cela m'intrigue et m'effraye à la fois. J'ai envie de découvrir ce que c'est. Je m'approche. Je suis à seulement quelques centimètres de

ce mur rouge. Soudain, un cri me perce les oreilles. Effrayé, j'essaie de rebrousser chemin le plus vite possible. Je commence à paniquer, car les cris sont toujours là et je n'arrive pas à me déplacer rapidement dans ces longs couloirs étroits. Je réussis enfin à m'éloigner de la bordure, le son diminue peu à peu. Ne voyant plus la frontière rouge, je suis rassuré.

Je décide de continuer à avancer vers le centre de la sphère. Comme tous ceux de mon espèce, j'ai peur de l'inconnu, de tout ce qui se trouve derrière la limite. Parfois je me demande à quoi ressemble le monde extérieur, si tout est blanc comme ici et si l'on est obligé de creuser pour avancer. Je trouve notre maison déjà grande, mais dehors, le monde est-il encore plus vaste? Y a-t-il d'autres individus de notre espèce ou sommes-nous tous rassemblés ici? Le peu de personnes à qui j'ai posé ces questions m'ont répondu qu'il valait mieux ne pas être trop curieux. Toutes ces questions m'intriguent, c'est pour cela que je désire me rendre au centre, vers les onze grands rochers bruns. Ces ro-

chers sont disposés en un cercle au milieu duquel se trouve notre vénérable ancêtre. Ça fait plusieurs heures que je cherche, j'ai déjà fait demi-tour plusieurs fois en remarquant que je m'approchais à nouveau de la frontière rouge. Je creuse encore un peu, je débouche sur un croisement, une galerie déjà percée par l'un de mes semblables. Je décide de prendre à droite. Un peu plus loin, j'aperçois quelque chose de sombre au bout du couloir; en m'approchant encore un peu, je peux reconnaître un des grands rochers bruns.

Mon cœur se met à battre de plus en plus vite, je suis si impatient d'arriver et de voir celui qui a réponse à tout. Je m'avance entre deux rochers, je me retrouve dans une grotte dans laquelle se trouve mon ancêtre. Il est calme. En le regardant, je n'arrive pas à savoir à quoi il songe, s'il est triste ou gai. Son visage est figé, il est sûrement en train de réfléchir à quelque chose d'important, c'est pour cela que je n'ose pas l'interrompre. Je reste sans bouger, sans faire de bruit, j'ose à peine respirer. Je ne crois pas qu'il m'ait entendu entrer, pourtant, sans même ouvrir les yeux, il me demande ce qui m'amène ici. Je me décide enfin et dis d'une voix un peu trem-

blante: "Sommes-nous tous réunis ici ou certains de notre espèce vivent-ils à l'extérieur?" J'attends sa réponse avec impatience et suis très attentif à ses moindres mouvements. Il répond d'une voix sûre: "D'autres communautés vivent dans des endroits semblables au nôtre, mais nous n'avons aucun moyen de communiquer avec elles. N'essaie jamais de les retrouver, car cela pourrait te coûter la vie avant même que tu aies atteint ton but". Je suis hypnotisé par ses paroles, je n'entends plus qu'elles. Je me décide à poser une seconde question: "Qui sont ces monstres gigantesques qui se trouvent de l'autre côté?" Il me dit: "Prends garde! Ils ne sont pas de notre espèce, ce sont nos ennemis. S'ils réussissent à t'attraper avec leurs longues griffes tranchantes, ils n'auront aucune hésitation à te manger; ils t'avaleront sans se poser de questions. Ne sors jamais d'ici, l'extérieur est trop dangereux. Tu pourrais y laisser la vie." Je le supplie de me donner plus d'information sur ce qui se trouve de l'autre côté. Avant de se replonger dans ses réflexions, il ajoute une dernière chose: "Il vaut sûrement mieux rester dans l'ignorance. La curiosité est le plus gros de tous les défauts ici". Je n'arrive pas à réaliser ce qu'il m'a dit. J'ai toujours aussi peur

de franchir la barrière, mais cette discussion a fait naître en moi encore plus de curiosité que j'en avais auparavant. Je dois comprendre pourquoi ces monstres nous mangent et savoir si nous pouvons vivre hors de cette sphère. Sommes-nous vraiment en sécurité à l'intérieur? C'est vrai que nous avons tout ce qu'il nous faut. Cependant, à certains endroits, la matière blanche devient brune et très molle. J'ai déjà essayé d'en manger un peu, mais le goût est atroce. Y aura-t-il indéfiniment de la nourriture? Il va bien falloir sortir un jour lorsque l'on sera à court d'aliments. Je décide de sortir, je veux avoir une réponse à toutes les questions que je me pose et, pour cela, il faut que je franchisse la limite rouge pour voir toutes ces choses de mes propres yeux.

120

Je me dirige vers le bord de la sphère, je n'arrête pas d'avancer même si je suis à bout de souffle. J'aperçois la paroi, je m'approche. Comme je ne vois aucun mouvement, je commence à creuser dans la paroi, qui est très dure. Soudain une fente apparaît, une fissure. Je glisse délicatement ma tête dans ce petit trou. Je ne vois plus rien, une lumière m'éblouit. Je ferme les yeux quelques instants, puis les entrouvre. La douleur s'estompe peu à peu, ce

qui me permet de voir un objet allongé et blanc en haut duquel est déposée une masse plus ou moins plate de couleur rouge avec des grosses taches blanches. Plus loin, se dressent d'immenses cylindres bruns en haut desquels se trouve une touffe verte. Je n'en reviens pas, l'extérieur est gigantesque, je n'en vois pas la fin. Il doit y avoir tellement de choses à découvrir, des choses dont je n'avais même pas soupçonné l'existence. Je ne savais pas que le monde était si coloré, il y a tant de couleurs que je n'ai jamais vues. L'extérieur est vraiment magnifique. Je ne comprends pas comment mes ancêtres ont pu rester ici, enfermés, alors que le monde est tellement beau dehors. En regardant au-dessus de moi, je peux voir, entre les immenses touffes vertes, une grande surface bleue. La lumière provient de là-haut. Je décide, à présent, de descendre sur ce sol vert. Je remarque que c'est plein de petits bâtonnets verts qui donnent cette couleur au sol.

Cela fait déjà plusieurs heures que j'avance, lorsque je commence à avoir faim. Je ne sais pas où trouver de la nourriture. J'aperçois au loin un objet sphérique et rouge, c'est peut-être le même genre d'endroit dans lequel je me trouvais il y a encore quelques

heures. Il y a sûrement une communauté à l'intérieur, qui n'ose pas franchir la limite rouge. Cela signifierait que ce sont mes semblables, je suis impatient de les rencontrer et de leur expliquer qu'ils n'ont rien à craindre de l'extérieur. En m'approchant, je constate que cette sphère est beaucoup plus rouge que celle dans laquelle j'habitais. Je commence à creuser dans la paroi. Au moment où je la perce, un liquide s'échappe et m'entraîne vers le sol. Une fois que j'ai repris mes esprits, je m'approche du trou et m'y glisse pour entrer. Cet endroit est très étrange, tout est rouge et liquide. Je décide de manger un peu de cette matière visqueuse, mais je la recrache aussitôt après l'avoir mise dans la bouche, c'est répugnant. Cet endroit n'a rien à m'apporter, je décide donc de partir. Je continue à me promener tranquillement. Soudain, j'entends un énorme sifflement aigu, je me retourne. C'est un de ces monstres! Il est énorme. Je pars dans le sens opposé le plus vite possible, mais je n'arrive pas à prendre de la distance. Il essaie de m'attraper avec son long bec pointu. Il est très rapide, je sais que je ne lui échapperai pas éternellement. J'avance le plus rapidement possible. Tout à coup, je ressens une douleur insupportable. Il m'a attrapé. Je sais que c'est ici que se ter-

mine ma vie, celle d'un petit ver trop curieux pour rester derrière la limite rouge, comme me l'a ordonné mon ancêtre.

En y songeant une dernière fois, je me dis que j'ai eu raison de ne pas lui obéir, car grâce à cela, j'ai pu découvrir ce qu'il y avait à l'extérieur, toutes ces choses magnifiques que tous ceux de ma communauté ne verront sans doute jamais.

A présent, j'ai froid, je sens que c'est la fin, je le sais.







La liberté

Cléa Chapatte

La ligne blanche, continue, sur le goudron,
Il marche et suit la route.

La direction interrompue de ses doutes
Il cherche la liberté dans la nuit nue.
Vers la douane, le clandestin s'avance,
Les yeux dans les étoiles il pense.

Etre libre, cette barrière à franchir,
Pour vivre ailleurs et ne pas mourir!

Et si les limites n'existaient pas ?

Christophe Rime

Si les limites n'existaient pas, ce serait le système identitaire entier – comme il a été conçu par les civilisations dès les origines de l'Histoire et ensuite – qui s'en trouverait chamboulé. Comment en effet, auraient pu être réfléchis des concepts-notions tels que les frontières? Partant, *quid* des définitions identitaires pensées et élaborées en grande partie en rapport aux architectures des limites séparant un *ici* d'un *ailleurs* si étrangement étranger? Écrit autrement, penser et marquer une limite comme l'ont fait les civilisations antiques n'est possible qu'en ayant au préalable construit une vision schématique d'un *je* et d'un *nous* distingués d'un *il* et d'un *eux*. Au sein de cette construction mentale et psychologique d'identités différenciées, le concept de limite et sa matérialisation géophysique, la frontière, occupent donc, nous l'aurons aisément compris, une place de choix.

graphie? Quels enjeux de société recouvraient-elles? En bref, à quoi servaient les limites pour les sociétés antiques qui les ébauchaient puis les confirmaient? Afin de dresser un tableau – certes inachevé et non-exhaustif – de la question des limites-frontières pour les premières civilisations de l'Orient classique, donc de la plateforme, entre autres, de la future aire géographique judéo-chrétienne, nous vous proposons de nous plonger au cœur de deux grandes sociétés qui ont beaucoup réfléchi à l'identité ainsi qu'à ses limites: l'Égypte pharaonique (env. 3000 - II^e siècle av. J.C.) ainsi que la Grèce classique (V^e siècle av. J.C.). Qu'ont-elles à nous apprendre sur ce sujet? S'y manifestent-il déjà des réflexes qui pourraient nous aider à comprendre des postures plus actuelles quant à nos rapports à l'autre et les frontières visibles que nous disposons entre Nous et les Autres?

Quelles formes et matérialisations pouvaient prendre ces limites? Y a-t-il eu juxtaposition des limites conceptuelles et psychologiques avec celles, plus visibles, inscrites dans la topo-

En Égypte pharaonique, la notion de *limite* apparaît relativement tôt, dès la III^e dynastie (2700 - 2625 av. J.C.) et s'impose par sa nature géophysique. En effet, les frontières naturelles démar-

quant la vallée du Nil des territoires immédiatement environnants se distinguent très nettement du décor par leur visibilité. Deux déserts comme voisins ne passent en effet pas inaperçus en terme de ligne de démarcation. Les étendues désertiques libyque à l'Ouest et sinaïtique à l'Est forment donc des limites tangibles avec lesquelles il faut compter et cela, depuis que l'Égypte s'efforce de construire son identité. En bref, le Nil constitue une réalité différente des déserts l'entourant.

Ces zones arides sont d'ailleurs très tôt créditées de termes particuliers chargés de reconnaître des territoires de l'ailleurs, qui rimeront pour les déserts occidentaux à l'au-delà – *tjeny* et *smyt* (désert, nécropole, frontière). Une démarcation géophysique qui recouvre donc également une frontière séparant rituellement, de nature également cosmique, le monde des vivants du monde des morts. Le non-monde est donc repoussé dans les zones peu hospitalières, visiblement différenciées. Cette situation va opérer une mue effective à mesure que le pouvoir des dynasties égyptiennes se centralise, soit entre les III^e et V^e dynasties (2700 - 2460 av. J.C.). A ce moment, les spécialistes de l'Égypte antique sont en me-

sure de produire des textes attestant d'une vision élaborée très clairement en rapport à des frontières géophysiques – visibles et conscientes – ou idéales – implicites et imaginaires – les deux *natures* de limites se confondant plus qu'allégrement au sein des textes à disposition. Ces frontières se rencontrent dès que les extrémités, les fins du territoire soumis au pouvoir égyptien sont atteintes. Là, dans ces zones de *djerw* (limites, fins), le début d'un ailleurs-autre est très souvent marqué par une stèle-frontière, sorte de borne signalétique attestant de la fin du royaume dynastique égyptien. Ces *tashw* (stèles-frontière) sont fort nombreuses. Si bien que si nous cumulons nos deux premières remarques, il devient plus qu'évident que pour les Égyptiens du III^e millénaire, l'identité s'arrête là où ce qui n'est plus Égypte nilotique cesse d'exister pour ouvrir sur les déserts; et pour être sûr que la signalétique soit reconnaissable, on y a construit des sortes de bornes-frontière démarquant le début du territoire dangereux car différent. Nous sommes en face de la fameuse distinction de l'Égypte *noire* – *Kmt*, pour le limon du Nil – contre pays rouge – *Dsheret*, pour terre d'ocre, les déserts. Plus généralement encore, c'est aussi le moment où le terme de pays étran-

gers mêlé à la notion de désert va faire son apparition dans les textes (*khaset*, pays étrangers, pays de colline, désert).

Prenons un peu de recul pour comprendre que, finalement, l'Égypte s'est très vite représentée le monde étranger comme des zones arides, inhospitalières, menaçantes, qui prenaient vie dès que les dons du Nil disparaissaient de la vue de l'homme. Au sud, le pays étranger historiquement désigné comme la *Nubie* débutait avec les cataractes d'Éléphantine – l'Assouan actuelle – là encore soyons attentifs au repère singulier signalant l'altérité, la borne marquant le fait que la navigation nilotique était entravée! Au Nord-Est et à l'Ouest, nous l'avons écrit, les déserts du Sinaï, du Néguev et libyque; la mer Méditerranée au Nord – *Ouadjet* (la Grande verte); à l'Ouest, les oasis désertiques s'étalant comme un doublon de la vallée du Nil, constitué de plusieurs parenthèses fertiles perdues dans un océan désertique, tel que Siwa, Farafra, Dakhla ou encore Khargha... Des frontières géophysiques inscrites de façon si incontournable dans le paysage que les Égyptiens ont pu en déduire, à l'inverse, une définition très solide d'un *ici* opposé à un *ailleurs* étranger. Très rapidement, ils allaient se charger de le manifester sous la

forme de monuments établis aux frontières.

De la IV^e à la VI^e dynasties (2625 – 2200 av. J.C.), l'Empire est obligé de redéfinir ses frontières puisqu'il a entamé une expansion de sa présence en direction du sud et de la Palestine actuelle. C'est à cette période que nous constatons l'apparition de forteresses frontalières gardant les voies d'accès à la vallée, au Nord-Est et au Sud notamment. Etablissements rendant visible de façon non-équivoque l'emplacement précis de la limite du territoire égyptien. Quelques textes, dès la VI^e dynastie (2460 - 2200 av. J.C.) qui fut un temps fort difficile pour le pouvoir dynastique qui devait alors faire face à des invasions d'Asiatiques, de Bédouins nomades venant de l'ouest, annoncent certaines mentions de la construction d'une *digue*, soit d'un mur de défense qui nous indique que la menace du territoire était si réelle qu'on pensait pouvoir le sauvegarder en bâtissant un mur aux frontières. Ces *murs* sensés protéger l'identité égyptienne se sont souvent rajoutés aux forteresses frontalières dont nous avons déjà parlé. Ces ensembles sont loin d'être négligeables puisque, si nous nous référons à un exemple précis, celui de

la forteresse de Bouhen (au sud de la vallée) à la XII^e dynastie (1991 - 1785 av. J.C.), les constats que nous pouvons en tirer sont très instructifs pour cet article: des casernes sont construites pouvant abriter un nombre conséquent de troupes, des garnisons qui semblent être postées à cet endroit toute l'année, un mur de 700 mètres de long, 4 mètres d'épaisseur, prolongé vers l'extérieur par un fossé à sec de 6 mètres de large et 3 de profondeur, le tout s'étalant sur une surface de 8 hectares¹ ! Les limites de l'emprise égyptienne sont très clairement repérables et elles s'apparentent bien à un verrouillage en direction du sud.

Une vision nette se dégage alors dans l'architecture des représentations construites par l'Égypte antique entre un *ici* et un *ailleurs* étrangement altérant. D'ailleurs, nul besoin de s'arrêter

sur les structures militaires bornant les limites du territoire pour comprendre l'étrange mélange d'angoisse et de mystère que pouvaient représenter ces zones frontalières. Deux exemples viendront étayer cette affirmation. D'une part, à l'entrée de la plupart des Ouadi² les plus importants, qui quittaient la vallée pour s'enfoncer dans les déserts, nous pouvons relever la présence de statues-cube ou de stèles protectrices destinées, à la suite de rituels magiques, à immuniser l'Égyptien qui s'apprêtait à quitter les territoires connus pour arpen-ter des régions dangereuses, car étrangères. D'autre part, le rituel des bris de vases et statuette d'envoûtement qui se déroulait justement dans les zones tampons entre l'autorité égyptienne et le début d'un autre monde, notamment à Mirgissa³, confirme encore que l'on ressent bien le besoin, là où la menace s'accroît – soit aux

1. Cf. Dominique Valbelle, *Les Neuf Arcs; L'Égyptien et les étrangers de la Préhistoire à la conquête d'Alexandre*, A. Colin, 1990.

2. Une vallée partant du Nil et ouvrant les déserts en direction des oasis ou de la Mer Rouge.

3. Ces rituels magiques sont censés être destinés à protéger de manière prophylactique les terres d'Égypte. Des statuettes de cire, pierre et terre sont façonnées au nom de lennemi et vont être brisées au cours d'un rituel, puis finalement jetées dans un puits. Les peuples ainsi brisés sont rendus inoffensifs par leur représentation en tant que captifs et leur destruction. Envoûtement officiel et étatique dirigé contre lennemi potentiel et mythologique, les deux réalités se confondant totalement. Cf. Yvan Koenig, *La Nubie dans les textes magiques – inquiétante étrangeté*, in *RdE* 38, 1987, pp. 105 – 110.

limites de l'identité – de se protéger magiquement par l'annihilation des dangers qui vont prendre la forme de tribus étrangères très clairement désignées comme Nubiens, Libyens, Asiatiques... La limite entre *nous* et *l'autre* est donc jalousement gardée, et au-delà du territoire égyptien le monde est réellement vu comme une menace dont il faut se prémunir. Donc, malgré les origines plus que bigarrées qui constituent le creuset ethnique de l'Égypte antique; malgré le fait que l'Égypte présente "*un fonds culturel, formé d'éléments aussi fortuits que disparates*"⁴, malgré les faits anthropoarchéologiques qui attestent que la population égyptienne "*représentait une grande variabilité*", le concept de l'altérité se trouve au cœur même de constitution de ces éléments que sont les frontières. L'autre est repoussé par-devant ces murs, casernes, véritables versions antiques des douanes, et autres forteresses érigées sur les franges du monde "ordonné" égyptien. Rendre visible les limites de son territoire par des bornes concrètes renforce donc, par effet miroir, la construction culturelle interne

de l'identité. Produire des exemples contemporains nous suffirait à constater que l'homme se dote toujours des mêmes grammaires de lecture pour le monde d'aujourd'hui. Les limites recouvrent de ce fait toujours les mêmes fonctionnalités.

Passons maintenant au "patient" grec⁵. Celui-ci va nous amener à nous concentrer sur le monde de la cité grecque, la *polis*. Tout d'abord, nous allons nous poser la question des limites de ce "monde grec". Ici également nous trouvons une notion de centre, de marges et de lointain. Des sources nombreuses énoncent des limites au "monde civilisé" de manière plus que claire, et repérables sur le terrain. Aux yeux des Grecs, la notion de frontière au-delà de laquelle l'étrangeté semble l'emporter sur le mimétisme identitaire est marquée visiblement sur le territoire. Sans trop nous étendre sur la question d'un fractionnement des identités grecques par cités, nous pouvons néanmoins avancer que la vision globale du "monde" grec ne recouvrait pas une superficie sans bornes! Celles-ci sont re-

4. *Supra*, Dominique Valbelle et A. Froment, Origines du peuplement de l'Égypte ancienne: rapport de l'anthropologie, in *Archéo-Nil* 2, octobre 1992, pp. 79-81.

5. Nous nous focalisons délibérément sur la Grèce classique, soit le V^e siècle.

connaissables au travers des sources et se déclinent presque toujours comme l'absence d'hellénophonie attestée, doublée d'une limite géographique reconnaissable – fleuves, comme l'Achéloos ou l'Achéron⁶ notamment, ou montagnes – d'absence de fortification, de pratiques jugées aberrantes, de semi-nomadisme et de traces d'archaïsme⁷. Rapprochons-nous maintenant plus précisément encore; l'appartenance au corps civique grec commence une fois les murs de la cité franchis. La cité – *polis* – et ses démarcations la distinguant du reste de la région – les murailles de la cité – représentent dans ce monde aux identités constellées en *polis* un dessein de marquage entre *eux* et *nous* aussi efficace que ce que les Egyptiens avaient érigé sur leur territoire. Les sources nous montrent une cité qui ne peut offrir la citoyenneté à un homme que dans l'univers clos que renferment sur eux-mêmes les murs la protégeant d'un monde extérieur déjà quelque peu étranger. Écrit autrement, l'existence n'est possible qu'à l'intérieur de la cité, ses murailles lui servant de rempart à

une altérité n'ayant que peu de chance d'être acceptée, tolérée au mieux. Là encore, nous sommes en mesure de constater la volonté manifeste de marquer les espaces communautaires de manière incompressible. *Nous*, séparés des *Autres*, sans ambiguïté.

L'*eschatia*, soit la frontière, peut rassembler les caractéristiques énoncées ci-dessus, soit celles d'un monde situé aux confins de l'aire d'appartenance civilisationnelle hellénique, mais l'altérité débute bien au-devant des murailles de chaque cité. Les frontières, dans l'univers conceptuel de la Grèce classique, sont donc non seulement de nature géographique, topographique, culturelle mais également restreinte aux bornes de l'appartenance citadine. Dès lors, un mur témoigne d'une marge entre deux univers. Tout se déroule comme si l'espace ouvert venait buter contre la définition d'une identité grecque conçue en espace fermé. Dans le secteur des rites funéraires, quoique la différence d'échelle reste notable, il est plus qu'intéressant de constater que, tout comme les Egyp-

6. Fleuves de l'Acarnanie et de la Molossie qui ont porté, depuis la plus haute littérature grecque, une dimension de limite cosmique, les fleuves à franchir pour parvenir à l'au-delà.

7. Cf. P. Cabanes, Les habitants des régions situées au Nord-Ouest de la Grèce antique étaient-ils des étrangers aux yeux des gens de la Grèce centrale et méridionale?, in Les Etrangers dans le monde grec, vol. I, pp. 89-111.

tiens érigeaient leur monument aux morts dans les régions limitrophes et occidentales de la vallée, soit le début des zones désertiques, soit écrit autrement, là où les territoires de l'altérité se démarquent, dans la cité grecque par excellence, les morts reposent juste au-delà des murs de la cité. C'est du moins la règle même si de nombreuses exceptions ont été découvertes. Le héros grec, quant à lui, est enterré soit dans les murailles mêmes de la ville, dans les structures de la porte centrale ou encore à l'épicentre des structures urbaines. Les morts sont donc fixés dans l'univers cosmique et ils trônent pour les plus célèbres d'entre eux sur la zone frontalière entre le monde de l'appartenance et celui du dehors, de l'altérité. En poussant un peu l'hypothèse, nous pouvons raisonnablement nous demander si, là encore, c'est la frontière-mur qui symbolise la véritable origine du concept de l'*eschatia*? Le sceau de la différence se démarque du paysage sous les traits d'une clôture, d'une ligne de démarcation frontalière.

La *polis* est donc, si nous suivons Aristote⁸, "un parti-pris de vie commune" et de ce fait, elle est tout à fait porteuse de cadres, d'institution, de normes, de

codes de morale que la communauté a établis ensemble et qui ne vaut que par elle et pour elle. L'étranger commence donc par être celui qui se trouve en dehors de cette structure identifiante, soit hors des murs.

Au cours de ce bref aperçu de la conception de l'espace identitaire comme l'ont développé deux civilisations antiques, de quoi nous sommes-nous aperçus? Tout d'abord, que les critères distinguant un monde de l'appartenance du monde de l'autre sont multiples et de natures diverses – aussi bien physiques que métaphysiques. Néanmoins, dans cette construction culturelle identitaire, ré-apparaît à de nombreuses reprises la notion de limites géophysiques naturelles ou élaborées par la main de l'homme. Dans l'éventail des bâtiments possibles érigés dans l'histoire antique, nous nous apercevons que les frontières conçues comme des murs surviennent de manière récurrente. Alors nous nous permettons de soulever certaines questions, puis de nous en servir pour enjamber allègrement – peut-être trop? – les temps et les espaces. Si, afin de saisir visiblement les distances entre un *eux* et un *nous*, les hommes de l'Antiquité se sont em-

8. Cf. Aristote, Politique, III, 1280, b38.

ployés à construire des repères clairement identifiables comme la borne entre deux univers, faut-il penser que l'être humain ne peut concevoir la construction de sa propre identité qu'en balisant ses limites?

Pour présenter la problématique autrement et en nous permettant de reprendre les mots de Jean Starobinski: *"Il semble que la civilisation n'ait jamais pris conscience de soi que dans son opposition à un terme négatif, qu'elle refuse. Elle ne se pose qu'en s'opposant. C'est pourquoi la notion du barbare (de la frontière?⁹) devait être créée à tout prix, pour que la civilisation pût se donner une représentation d'elle-même, représentation la figurant comme un positif en face du négatif, comme un plein en face du vide. Ce terme négatif entre dans l'acte même par lequel la civilisation se constitue¹⁰".* Que dire alors – à la suite de cette assertion – du rôle de la frontière pensée, reconnue, construite et affichée comme telle par des civilisations antiques, si ce n'est que l'édifier est primordial et incontournable pour limiter les champs des identités?

Dès lors, combien d'exemples dans l'histoire ne semblent-ils pas confirmer ce raisonnement que les groupes humains possèdent une propension à façonner des identités, certes par inclusion, mais surtout par exclusion? Que de clôtures l'homme n'a-t-il finalement pas érigées pour sacrifier aux besoins de reconnaître ses propres limites? Notre histoire en est pétrie! Depuis la muraille allégorique que la Bible présente comme le dernier rempart emprisonnant les peuples des Gog et des Magog, peuples eschatologiques chargés de ravager le royaume terrestre lors du jugement dernier; jusqu'au cinglant et néanmoins très actuel mur de Cisjordanie scindant Israël de la Palestine, ainsi que "the fence" séparant les Etats-Unis du Mexique; en passant par le tristement célèbre mur ghettoïisant une partie de Varsovie lors de la Deuxième Guerre mondiale et combien d'autres encore?

Devant cet amer constat qui nous pousse à nous demander si l'homme n'a finalement pas fait que construire des murs entre les *gens* du *Soi* et les *gens* de l'*Autre*¹¹, ne serait-il pas

9. C'est nous qui rajoutons.

10. J. Starobinski, *LEsprit européen*, in *Rencontres internationales de Genève 1946*, Editions de la Baconnière, Neuchâtel, 1947, p. 238.

11. Expressions reprises au détour d'un échange fourni avec André Sauge.

plus sage d'adopter, pour reprendre les mots d'Amin Maalouf¹² une attitude consciente du fait que *"c'est notre regard qui renferme souvent les autres dans leurs plus étroites appartenances, et c'est notre regard aussi qui peut les libérer"*? Du moins, la question mérite d'être posée.

12. Cf. Amin Maalouf, *Les identités meurtrières*, Grasset, Paris, 1998, p. 29.

votre ticket
n'est
plus valable

Le procrastinateur

Arnaud Künzi

Le procrastinateur, spécialiste des attermolements, des manœuvres dilatoires et de l'évasion,

Le procrastinateur est le Prisonnier du Lendemain, sa patrie :

Il y agit, il s'y réfugie, c'est son nid paresseux.

Le lendemain est son tiroir, il y met ce qui l'ennuie pour ne plus le rouvrir.

Il chevauche la chimère de ses rêves jusqu'au pays du temps infini,

Laissant enterrés derrière lui ses pensums enfouis

Loin, très loin cachés sous le manteau de la terre.

Pourtant il ignore qu'en altérant le futur de naguère,

Il attise les cerbères qu'il a cru apaiser.

Soumis aux impératifs du temps, ces gardiens sont les démons du passé.

Ils le hantent, ce sauvage individu qui s'enfuit.

Ils rampent, au-dessus de ses ouvrages ensevelis.

Le procrastinateur, maladroit fainéant, mendiant de rémissions,

Le libéré des astreintes monotones, dans le fond on l'envie.

Pourtant, cet esprit aride est avide, c'est encore plus de temps qu'il veut.

Mais même si le Lendemain a des tiroirs, il n'est pas commode, c'est une terre à ameublir.

Plus de temps! Plus de moyens! L'instant de les obtenir est déjà un gain.

C'est la prérogative du versatile; il s'invente des obstacles, croit ainsi tenir les démons en main.

Mais loin, très loin, caché derrière ses vantaux, pourrit la séduction de ses prodiges inachevés :

Des modèles de perfection aux assurances obscures, promis par le parangon de la procrastination.

